

LIVRES



Le feuilleton Page D3
Essais québécois Page D7
Littérature québécoise Page D8
Les petits bonheurs Page D9
Essais étrangers Page D10
Formes Page D12

LE DEVOIR, LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 NOVEMBRE 1995



PHOTO JOSÉE LAMBERT
Nicole Houde

Une nuit blanche

Nicole Houde a remporté le prix du Gouverneur général du Canada 1995 pour son roman *Les Oiseaux de Saint-John-Perse* publié aux éditions de La Pleine Lune.

MARIE-CLAIRE GIRARD

À minuit, un soir, le téléphone a sonné: l'éditrice de Nicole Houde lui annonçait qu'elle venait de remporter le prix littéraire annuel le plus important au Canada, le prix du Gouverneur général. C'était son anniversaire aussi, ce jour-là, elle avait 50 ans en ce 1^{er} novembre, et elle n'a pas dormi de la nuit.

«C'est un cliché de dire que c'est

VOIR PAGE D 2: HOUDE



PHOTO JEAN-BERNARD PORÉE
Émile Martel

De la poésie... en prose

Émile Martel a remporté le prix du Gouverneur général du Canada 1995 pour son recueil *Pour Orchestre et poète seul* publié aux Écrits des Forges.

MARIE-CLAIRE GIRARD

«La relation à la musique a toujours été chez moi de l'ordre des actes manqués, de dire d'entrée en matière Émile Martel. Je n'ai jamais été patient avec les formes d'art. J'avais à la maison une sœur musicienne qui jouait continuellement du piano, la musique était vivante autour de nous. Mais je n'ai jamais appris à lire la musique, je n'avais pas cette patience, je voulais tout de suite jouer...»

VOIR PAGE D 2: MARTEL

REPENSER



UN DOSSIER



POLITIQUE

JOHN RAWLS
MICHEL FREITAG

RAYMOND ARON

JEAN-PAUL SARTRE

ANDRÉ FONTAINE

Le temps du rattrapage

ROCH CÔTÉ
LE DEVOIR

Les coups de pioche que de jeunes Allemands enfonçaient dans le mur de Berlin le 9 novembre 1989 ne servaient pas seulement de glas au communisme, «avenir radieux de l'humanité».

Des politologues, des philosophes les regardaient faire, se rendant bien compte que la tâche de penser la politique venait de perdre un de ses repères familiaux.

Longtemps des intellectuels s'étaient levés de bonne heure pour trouver dans, par, autour et à la lumière du marxisme une façon de donner un sens à l'histoire et à l'engagement politique. Une célébration s'était instituée où Raymond Aron servait de diable, Jean-Paul Sartre de bon Dieu.

Quelques hussards avaient bien soufflé sur les bougies sacrées dès les années 70 — ils s'appelaient Glucksmann, Lévy, Lefort, Gauchet — mais les intellectuels dans leur majorité ne trouvaient guère digne de leur mission de réfléchir sur une démocratie qui ne promettait aucun salut.

Résultat: nous possédons des bibliothèques entières sur le triomphe final de l'auteur du *Capital* et quelques rayons seulement sur l'avenir de la démocratie.

Nous en sommes donc au temps du rattrapage. Tocqueville revient à la mode, Aron est sorti de l'enfer, les hussards ne font plus peur. Depuis quelques années, nous sommes inondés de livres politiques, de bilans, de réévaluation de l'histoire, etc. Le déficit de pensée sur le seul régime à visage humain est en train de se combler rapidement.

Le Devoir vous offre en page 4, 5 et 6 de ce cahier quelques comptes rendus d'ouvrages récents et des suggestions de lecture.

UTOPIE II

E. Adam

LES PRESSES
D'AMÉRIQUE

176 pages
21,95 \$

UTOPIE II



Les Presses d'Amérique

Pour un Québec moderne, des idées qui donnent à penser, dans les domaines de la politique, de l'économie, de l'éducation, de la santé.

Commandez-le chez votre libraire aujourd'hui même!

LIVRES

MARTEL

«La présence du poète à l'intérieur de la musique est toujours très importante»

SUITE DE LA PAGE D 1

Émile Martel se sentait donc une dette envers la musique, dette qu'il a remboursée en quelque sorte, en écrivant ce recueil où il pense et décrit la musique. Les cinq textes qui composent le recueil n'ont pas été rédigés en une seule séance: ce sont des notes éparpillées, une fois sorties des tiroirs, se sont assemblées d'elles-mêmes pour donner une suite qui se tient et qui se consacre à la musique. Et il se déclare lui-même le premier étonné d'avoir obtenu une telle cohérence à partir de textes écrits à des moments différents... Pour orchestre et poète seul porte sur l'harmonie et la compréhension de la musique, sur la complicité qui se crée entre les musiciens et un auditeur privilégié qui ne sait pas lire les notes mais qui apprécie profondément ce qu'il entend.

La musique est en fait un mystère pour Émile Martel. «La présence du poète à l'intérieur de la musique est toujours très importante, souligne-t-il. Celui qui dirige ces interprétations musicales ne semble pas appartenir au monde de la musique, c'est un observateur, un intervenant, un catalyseur. Les musiciens débordent de musique, lui il la récolte avec eux.»

Émile Martel aime raconter l'anecdote de cet écrivain grec qui rapportait qu'à la suite de la chute de la dictature des colonels en Grèce, les habitants d'un village sont allés voir le poète qui habitait une petite maison et qui ne s'était jamais prononcé de quelque façon que ce soit en faveur ou contre le régime politique. Au lendemain de la chute des colonels, tout le village s'est rassemblé devant la porte du poète pour lui demander: maintenant, qu'est-ce qu'on fait?

Pour Émile Martel ce sont les poètes qui détiennent les réponses, pas les politiciens. C'est le poète qui définit le mieux sa société et qui la rend éternelle comme dans *Pour orchestre et poète seul*, c'est le poète qui révèle la musique aux musiciens.

Travaillant toujours à l'ambassade du Canada à Paris, Émile Martel se dit infiniment surpris par ce prix prestigieux. Les Écrits des Forges lui ont demandé un manuscrit et devant les exclamations d'Émile Martel (oui mais, j'écris en prose!) Bernard Pozier lui rétorqua que s'il lui envoyait quelque chose où ce n'était pas nécessaire de tourner la page, alors ce serait de la poésie. C'était probablement là une des meilleures idées qu'un éditeur ait jamais eue...

Il éprouve aussi une infinie reconnaissance pour les membres du jury, qu'il ne connaît pas, et qui lui ont décerné ce prix. Il se sent investi d'une crédibilité auprès du milieu dans lequel il travaille et l'argent servira, entre autres, à l'acquisition d'une encyclopédie Universalis, la version à dimension humaine du *Dictionnaire de cristal*, son livre précédent publié à l'Hexagone.

Le lauréat du prix de poésie du Gouverneur général est conscient d'appartenir à ce groupe ambigu de prosateurs qui écrivent des textes poétiques et il se réfère toujours à cette phrase fétiche tirée du *Dictionnaire de cristal*: «On ne meurt que des rêves que l'on n'a pas réalisés.»

Pour lui il est impensable de mourir tant et aussi longtemps qu'il nous reste des rêves et Émile Martel semble en avoir beaucoup d'autres dans sa besace. Dont, parmi tant d'autres, de continuer d'écrire de la poésie en prose.

HOUDE

« (...) nous sommes tous là avec notre façon singulière de dire les choses»

SUITE DE LA PAGE D 1

une reconnaissance, dit-elle en tremblant (elle tremble toujours lors des entrevues), mais c'est vrai: une reconnaissance de mon travail comme romancière. Et je trouvais déjà ça extraordinaire d'être en nomination avec André Major, Louis Hamelin, Louis Jolicoeur, Ying Chen, les liges majeures. C'est du beau compagnonnage et je ne m'attendais pas à gagner, je ne voulais pas être trop déçue. Alors lorsque j'ai entendu la nouvelle, je ne me contenais plus. Ma fille s'est réveillée, elle a bu une bière pour fêter ça, et moi mon Orangina.»

Le bonheur c'est ça. Nicole Houde a déjà reçu d'autres prix, amis celle-ci représente une consécration difficile à battre pour ces *Oiseaux de Saint-John-Perse* dont le jury a dit qu'il s'agissait d'un sujet dur, la vieillesse et la déchéance, traité avec compassion et sensibilité et écrit de façon évocatrice. «Les personnages sont toujours à la jonction de soi-même», souligne Nicole Houde, et nous, en tant qu'écrivains,

«nous sommes qu'une goutte d'eau dans la rivière. Je ne peux pas écrire comme Robert Lalonde ni comme Suzanne Jacob, deux écrivains que j'admire, mais ce qui est merveilleux c'est que nous sommes tous là avec chacun notre façon singulière de dire les choses.» Et tout cela ensemble donne la littérature québécoise.

Elle travaille présentement sur un autre roman où elle aborde, cette fois-ci, le thème de la déficience légère. Les déficients du livre considèrent les habitants de la ville comme des singes dégénérés et décident de fonder le Club des Adieux, pour dire adieu, justement, à tout cela. Ils vont aussi enlever deux personnalités connues afin qu'on satisfasse leurs revendications et vont organiser une manifestation d'âmes. Mais sachant plus ou moins ce que c'est qu'une âme ils vont entrer en contact avec des sorcières. Quand je lui dis qu'elle possède un imaginaire



délinquant, Nicole Houde s'excuse presque et souligne que ce sont les personnages qui se mettent à parler d'eux-mêmes. Elle ne fait que leur donner une poussée. Mais elle admet que ce sera là, probablement, son livre le plus fou.

Écrire, une passion qui la dévore et sans laquelle elle ne pourrait survivre

Grâce à ce prix, elle jouira aussi, pour un certain temps du moins, d'une certaine sécurité financière, elle n'aura pas à se préoccuper de savoir d'où viendra l'argent du loyer et, ajoute-t-elle, elle pourra se payer le cinéma de temps en temps, une folie quoi!

À 50 ans, Nicole Houde se déclare contente d'être en bonne santé et de pouvoir écrire, cette passion qui la dévore et sans laquelle elle ne pourrait vivre. Elle cite volontiers Jacques Ferron, l'écrivain dont elle se réclame avant tout et elle insiste sur le fait qu'être vivante dans un pays qui n'existe pas encore mène souvent à l'abstraction, à la désincarnation et qu'il est extrêmement difficile d'en arriver à la chair, au concret, à la substance. D'après elle c'est là le combat le plus ardu pour les écrivains issus d'un pays incertain. (Au sujet du roman de Nicole Houde, voir la chronique de Jacques Allard en page D 8).

Prix Renaudot

Le pouvoir ravageur de l'amour

LES BRABAN
Patrick Besson
Albin Michel, Paris, 1995
375 pages

HERVÉ GUAY

Que la délinquance, petite ou grande, fasse noircir des feuillets en France aux journalistes, comme aux écrivains qui frôlent la quarantaine, force est de le reconnaître. Après les romanciers Yann Queffelec et Didier Van Cauwelaert, qui ont tâté du sujet récemment (ce dernier est même allé chercher le Goncourt l'an dernier avec son *Aller simple* en tablant là-dessus), voilà que le romancier Patrick Besson, qui vient de recevoir le prix Renaudot, aborde à son tour le thème cet automne dans *Les Braban*, un roman qui en étourdira plus d'un.

Patrick Besson appartient, il est vrai, à la lignée facétieuse des Cauwelaert et des Echenoz, qui ont pris d'assaut la littérature française afin de la débarrasser, humour à l'appui, de son afféterie et de son incroyable engoncement dans le passé. Le résultat ne s'est pas fait attendre: chacun de leurs livres est un tourbillon attendu et désoyable, avec la méfiance que cela entraîne au pays de Proust chez une critique qui n'entend pas toujours à rire.

L'auteur de *Dara* introduit cette fois le lecteur auprès d'une famille, pas piquée des hannetons, les Braban. Domiciliés à Plestin-les-Grèves en banlieue parisienne, les parents, menteurs impénitents, ont pour leur plus grand malheur adopté en Thaïlande, Benito, qui depuis sème avec délice la terreur autour lui. Heureusement, ledit Benito est incarcéré pour le moment dans un pénitencier à sécurité maximum, pour avoir, si l'on veut des détails saucés, violé sa génitrice et tenté d'assassiner son père. Entre autres. Aussi toute la famille appréhende-t-elle avec angoisse sa sortie de Fleury-Mérogis.

Toute la famille, cela veut dire aussi la fille, Cinecitta, une comptable célibataire d'un mètre quatre-vingt-trois, Bob, un bébé qui répète tout deux fois ainsi qu'un autre enfant au sexe et au prénom indéterminés, peintre cé-

lèbre. Celui-là, ou celle-là même, qui se charge de nous restituer la saga rocambolesque des siens, qui de son propre aveu n'a rien à voir avec celle «d'une famille normale». Or, ce n'est pas le retour annoncé de Benito qui va causer la perte de Braban, mais bien l'arrivée imprévue de Stuart Kollène, un bandit mélancolique, qui prétend être un de ses amis de prison.

Pour résumer, sa destruction familiale, Kollène l'obtient principalement en gagnant l'amour de l'irréductible Cinecitta, fille aînée de la dynastie, qui ira jusqu'à souhaiter «être sous lui, comme une serpillière sous un balai-brosse». Ce n'est pas du reste la seule outrance d'un roman qui repousse sans doute les limites du genre.

La vraisemblance, on l'aura compris, ne tarabuste pas Besson, qui multiplie sous la plume de son narrateur «infrasexuel» les explications, les commentaires et les dialogues excessifs, biscornus et aléatoires. Et on en redemande. Ainsi, quand Cinecitta s'enquiert si Kollène fait du sport, l'autre lui répond sans broncher: «Oui je rembourse mes dettes.» Cela donne une idée de l'incongruité tonique qui alimente ces aventures bouffonnes.

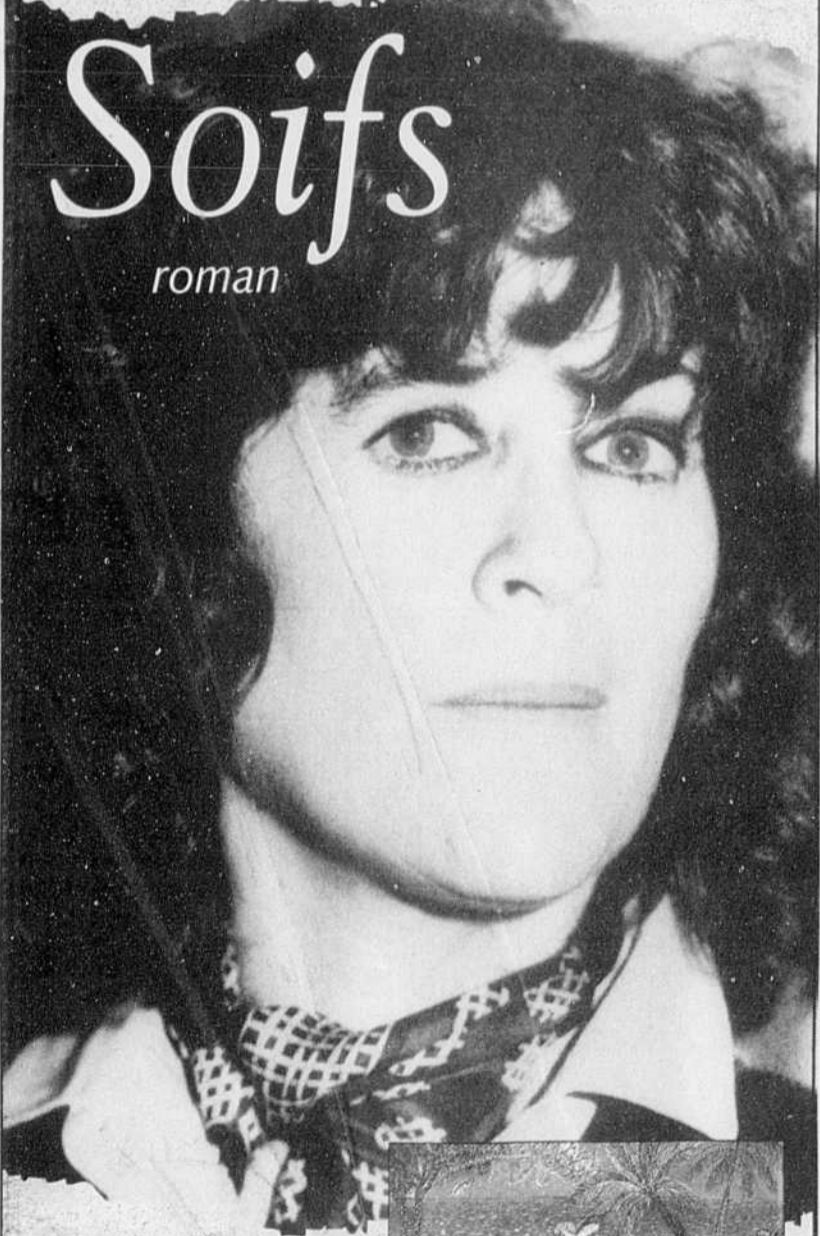
Encore que si ce roman grouille de drôlerie, c'est pour mieux parler du pouvoir ravageur de l'amour tel que le résume à sa façon Stuart. «La vie, dit-il, n'est que production et organisation — alors que l'amour ne produit rien et désorganise.» De plus, indique Besson, il n'y a pas d'amour sans coups reçus, «à commencer, précise-t-il, par ceux qu'ils [les foetus] donnent dans le ventre de leur mère et qui sont les moins douloureux de tous».

Ce qu'il exprime là, Patrick Besson n'est pas le premier à l'exprimer. Mais comme on dit, ce qui compte en littérature, c'est la manière. La manière Besson passe par l'exagération, la monstruosité, le coq-à-l'âne et une certaine désinvolture qui s'apparente à ce que nous avait donné de mieux au cinéma la comédie italienne lorsqu'elle était à son apogée. Oui, Patrick Besson divertit, mais non sans écorcher au passage.

Marie-Claire Blais

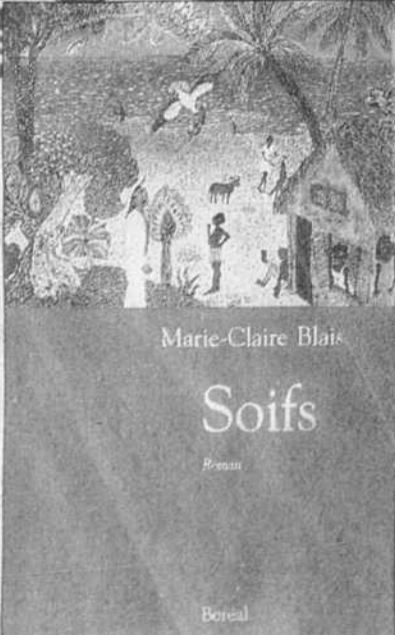
Soifs

roman



« Avec *Soifs*, Marie-Claire Blais, la plus américaine de nos romancières, nous donne de cette force qui rend son œuvre universelle. »

Raymond Bertin, Voir



320 pages • 24,95 \$

Séances de signature au Salon du livre de Montréal

Le samedi 18 nov. de 15h30 à 16h30

Le dimanche 19 nov. de 14h à 15h30

Boréal
Qui m'aime me lise.

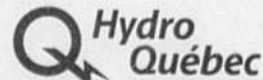
LE LIVRE S'ANIME



Le roman noir sort de l'ombre. La cuisine se fait se cultive. La BD se s'apostrophe. La musique se développe. L'art s'affiche. Le CD-ROM change la pomme.

LE SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
DU 16 AU 21 NOVEMBRE
PLACE BONAVENTURE

Jeu: 17 h à 22 h Vendredi au Lundi: 10 h à 22 h Mardi: 10 h à 18 h
Adultes: 6 \$ Étudiants et aînés: 3 \$



À SURVEILLER...

Quotidiennement

Comme un grand livre ouvert animé par Denise Bombardier
Confidences d'écrivain animé par Gilles Archambault

Le vendredi 17 novembre

Forum avec l'équipe de l'émission ZAP animé par Sylvain Dodier
Soirée Je veille au Salon animée par Jean-Claude Germain

Le samedi 18 novembre

Remise des prix Brive/Montréal et Genève/Montréal

Le dimanche 19 novembre

Déjeuner-causerie avec madame Han Suyin
Hôtel Reine-Elizabeth à 11 h 30. Billet: 50 \$
Réservations au Salon (tél.: 397-4800)

Le mardi 21 novembre

Remise du prix du Grand Public

...et des centaines d'autres activités.
Programme complet au Salon du livre de Montréal.

LIVRES

LE FEUILLETON

Le Goncourt à un «Frantsouz»



ROBERT LÉVESQUE

LE TESTAMENT FRANÇAIS
Andrei Makine
Mercure de France
309 pages

Les Dix ont bien déjeuné cette année. Les escargots et les soles, les flans et les coulis, les sancreres et les vins jaunes, tout devait être à point chez Drouant car les académiciens ont distingué un très bon livre; ils ont aussi, comme cela est arrivé rarement à leurs ancêtres et prédécesseurs, signé une «belle histoire», qui arrive à ce jeune homme de 38 ans, Andreï Makine, apatride d'origine russe à qui l'attribution du Goncourt (après le Médicis) est d'une logique superbe, le prix français le plus prestigieux concluant parfaitement l'histoire autobiographique de ce roman.

Depuis 1903 et 92 déjeuners de remise (même aux années de guerre où un seul lapin faisait banquet) les Dix du Goncourt ont souvent mieux mangé que voté. Leur parcours est borné par d'éclatants ratés (Céline coiffé au poteau par un certain Guy Mazeline en 1932) et de mornes découvertes (le gros tiers des Goncourt tombe dans l'oubli), beaucoup plus que par des prix mérités qui imposent une voix et donnent un lectorat à des écrivains véritables.

La plus récente belle histoire du Goncourt remonte à 1990 quand le kiosquier Jean Rouaud, qui avait posté son manuscrit des *Champs d'honneur* à l'une des petites maisons de Paris, les éditions de Minuit, alla dès ce premier titre chercher le grand dessert chez Drouant. En 1984, il n'était pas vilain non plus que la gigantesque Durax aux tirages limités puisse élargir au commun des gares son lectorat subjugué.

Il y a eu aussi le coup Émile Ajar et *La Vie devant soi* en 1975, un Goncourt sous pseudonyme gardé secret, le second qu'allait chercher ce ratoureux Romain Gary qui avait déjà en 1956 été reçu chez les dîneurs de la place Gaillon avec *Les Racines du ciel*. Scandale et belle histoire, tout de même.

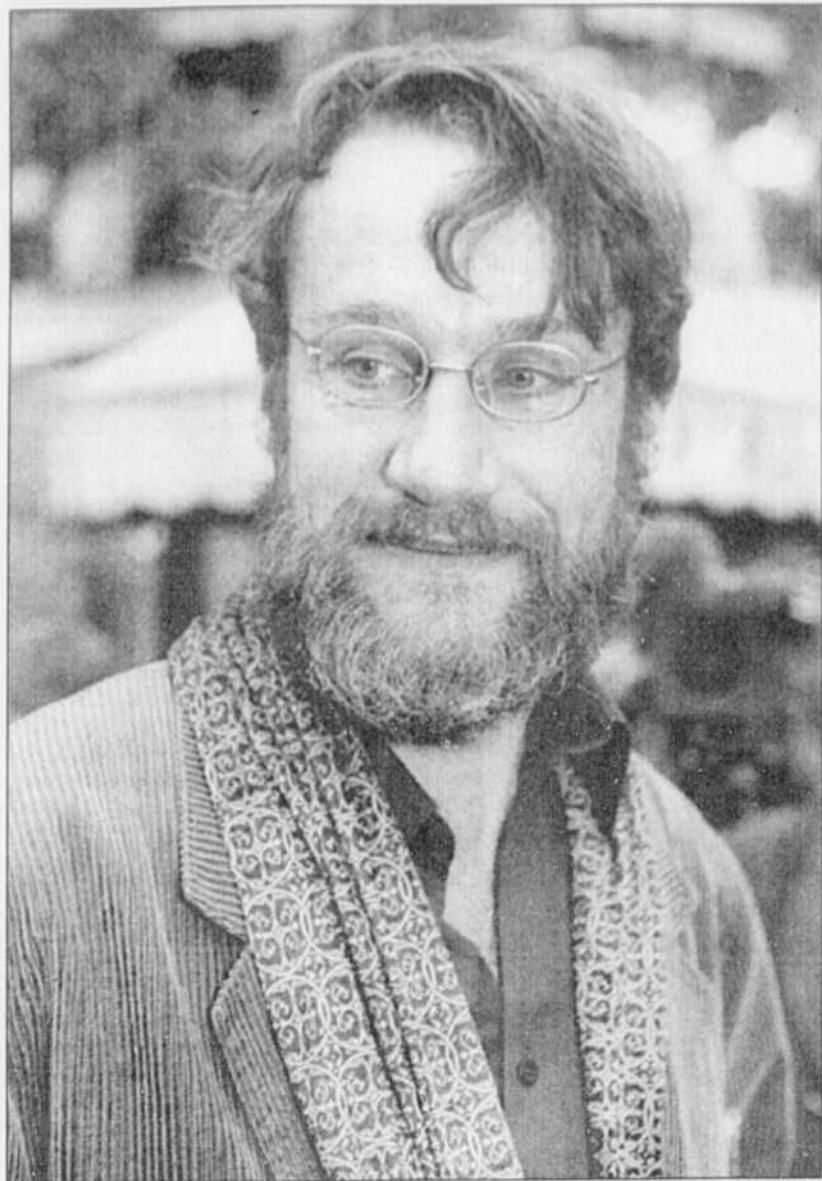
En 1945 les Dix d'alors se dédouanèrent des années sombres de l'Occupation en élisant le roman sincère (*Mon Village à l'heure allemande*) d'un tout jeune homme, un inconnu, Jean-Louis Bory, qui à défaut de romancier allait devenir un grand critique de cinéma. Et tout juste au début de cette guerre, en 1940, dans la débâcle, on se fit une belle jambe (du temps de Guitry qui recevait ses collègues chez lui, avenue Elysée-Reclus) en réservant le prix à un prisonnier, Francis Ambrière, qui allait le recevoir en 1946.

Mais dans ces histoires Goncourt — remarquez que la plupart qui le reçoivent disent que c'est un malheur, et Julien Gracq l'a refusé en 1951 — je crois que celle de cette année est la plus belle qui distingue un Russe francophile, dont l'ouvrage dit l'admiration lointaine pour la France, une France mythique que, dans son enfance et son adolescence, lui raconta sa grand-mère, une Française de Neuilly-sur-Seine ayant suivi son médecin de mari en Sibérie, et qui vécut «égaree dans l'immensité neigeuse de la Russie».

Quand vous aurez lu ces pages, quand vous aurez pénétré l'intimité de ce couple — un gamin curieux et une vieille femme mélancolique sur le balcon d'un immeuble début de siècle aux sculptures et reliefs arrachés lors de la Révolution d'Octobre — qui regarde des photographies du Paris de Félix Faure, quand la tour Eiffel était une nouveauté invraisemblable et que les députés allaient au Palais-Bourbon en chaloupe à cause de la crue de 1910, que des voleurs quittaient le Louvre l'été avec la Joconde sous le bras et qu'un lustre tombait au beau milieu d'une représentation de *Faust* au Palais-Garnier, vous aurez compris qu'il y a là une immense admiration envers la France, avec illusions et naïvetés, inventions et suavités, dans la transparence du rêve. *Le Testament français* de Makine est un miroir ancien et cassé dans lequel la France d'aujourd'hui retrouvera d'anciens éclats de son histoire.

Cette grand-mère du côté maternel, qui apprend au garçon un français littéraire car elle lit Nerval, Baudelaire et Proust, et lui lit Daudet, Jules Verne et Hector Malot, va faire de lui, jeune soviétique qui vit son enfance derrière le rideau de fer, quasiment «un autre», un marginal, déjà un étranger avec sa France greffée dans le cœur, sublimée, et explorée comme une Atlantide brumeuse.

Elle s'appelle Charlotte Lemonnier cette grand-mère, veuve, qui reçoit son petit-fils et sa petite-fille tous les étés dans sa maison de Saranza, toute



Andreï Makine, prix Goncourt pour *Le Testament français*

petite ville à la bordure des steppes. Makine ne nous parle pas de sa sœur, ni de ses parents, son récit s'articulant entre le petit-fils et sa grand-mère qui s'adresse à lui comme à un adulte. Elle est à ses yeux une divinité, un peu au-dessus des simples mortels. Son histoire, devenue entre eux un mythe, sera pour lui précieuse, un bien, un trésor, mais dont il devra, un temps, et violemment, se défaire s'il veut «expier sa marginalité», lui le «Frantsouz» que ses camarades d'école extirperont avec dureté de ce monde illusoire fait de livres décadents et de récits mondains (la visite de Nicolas II à Paris, les frasques de la divine Otero, Félix Faure qui meurt dans les bras de sa maîtresse à l'Elysée), un passé rêvé dans lequel son enfance s'était assez enfermée et d'où il ne jetait que des coups d'œil distraits sur la vie réelle.

L'adolescent va devenir «russe», il va se gîler pour s'en convaincre, et il voudra dans son désarroi détruire «la France de Charlotte» qui a fait de lui «un étrange mutant»; un temps convaincu qu'il veut comme un bon communiste «vivre la vie de tout le monde», il rejettera «cette sensiblerie française» puisqu'il se met à aimer la Russie noire et sans splendeurs, mais son attachement tout neuf au pays des chefs d'état sans femmes deviendra d'autant violent: «comme si pour l'aimer il fallait s'interdire de penser».

C'était sans compter sur ses racines françaises illusoirs mais solides, sur l'amour pour cette vieille femme qui vit avec ses souvenirs et qu'il ne retrouvait que l'été, sur la «langue grand-maternelle» devenue peu à peu la sienne et dans laquelle il va découvrir «une pénétrante harmonie du vi-

sible», c'est-à-dire l'envie d'écrire et la passion du style. La révolte aura été courte. A 30 ans il va à Paris, et malgré qu'il y connaîtra la misère, couchant dans un caveau de cimetière, écrivant dans des chambres du hasard, découvrant la rudesse de cette capitale jadis adulée dans les livres et les photos sépia, il voudra en vain et faire venir sa grand-mère, il s'y fera écrire et il racontera — de superbe façon — la France de Charlotte et puis la sienne.

Et l'on peut ajouter: il y décrochera et le Médicis et le Goncourt!

La belle histoire du Goncourt d'Andreï Makine à ses vicissitudes, et c'est lui-même qui vers la fin du *Testament français* nous met au parfum. Lorsqu'il s'est mis à écrire, en arrivant à Paris en 1987, exilé, esseulé, c'est en français qu'il l'a fait. Ses deux premiers manuscrits ont été refusés. Il a alors inventé un traducteur avec le nom masculinisé de son arrière-grand-mère maternelle, Albertine Lemonnier. Il a retourné ses mêmes manuscrits chez des éditeurs qui ont jugé excellentes ces traductions du russe et ont publié, *La Fille d'un héros soviétique* chez Laffont en 1990 et *Confession d'un porte-drapeau déchu* chez Belfond en 1992.

En 1994 avec *Au temps du fleuve* Amour aux éditions du Félin, et maintenant avec *Le Testament français* que Simone Gallimard a accueilli avec enthousiasme au Mercure de France, Andreï Makine peut affirmer sans astuce sa qualité d'écrivain français. De Saranza à Paris, et du balcon de la grand-mère au salon de Chez Drouant, la trajectoire est remarquable. Seule note triste: Simone Gallimard est morte quelques semaines avant le déjeuner des Dix.

RENAUD-BRAY



et QUÉBEC/AMÉRIQUE

vous invitent à la conférence de

Patricia Pitcher

Artistes, artisans et technocrates dans nos organisations



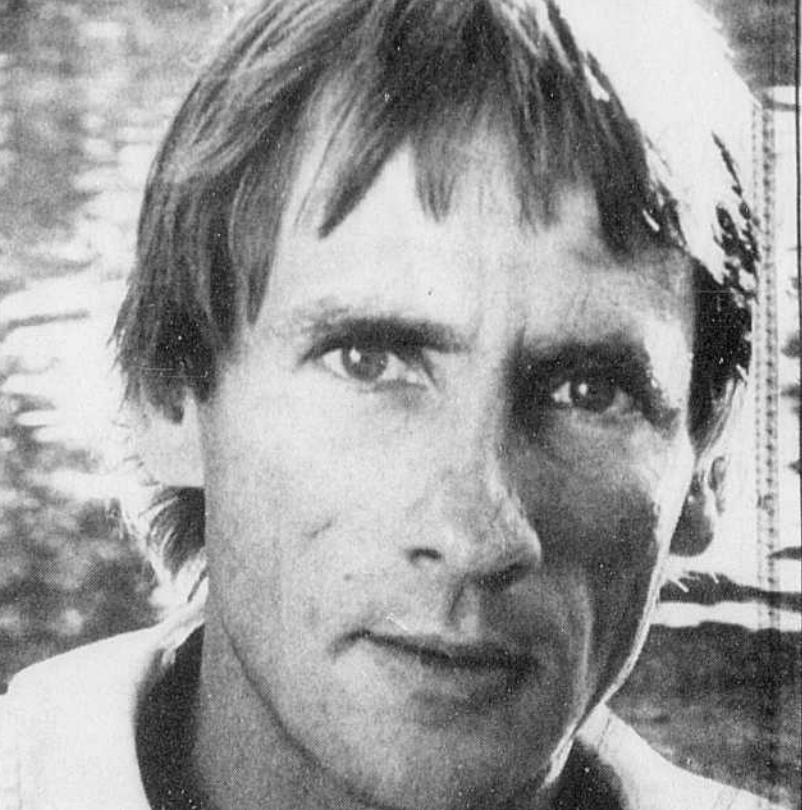
Artistes, artisans et technocrates dans nos organisations
Rêves, réalités et illusions du leadership
Patricia Pitcher
Préface de Henri Mintzberg

L'exposé de Patricia Pitcher sera suivi d'une période de questions et d'une séance de signatures où elle dédicacera son livre *Artistes, artisans et technocrates dans nos organisations Rêves, réalités et illusions du leadership*.

Un sujet qui s'adresse aux chefs d'entreprise, aux cadres et aux employés. Bref, à toute personne qui a un patron!

Le mercredi 22 novembre à 17 h 30 chez **RENAUD-BRAY** 1474, rue Peel (au coin de Maisonneuve) Métro Peel téléphone : 287-1011

Yvon Rivard



Le Milieu du jour

roman

Écrite avec une sincérité impitoyable, dans une prose aussi simple que lumineuse, cette nouvelle version de l'éternel triangle amoureux donne un livre d'une vérité qui n'a d'égale que sa beauté.



Yvon Rivard
Le Milieu du jour
Roman

336 pages • 24,95 \$

Séances de signature au Salon du livre de Montréal

Le samedi 18 nov. de 15 h 30 à 16 h 30

Le dimanche 19 nov. de 14 h à 15 h 30

Boréal
Qui m'aime me lise.

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 23h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

VENEZ RENCONTRER LES AUTEURS D'XYZ éditeur au KIOSQUE 579

Normand Cazalais
Brigitte Caron
Sergio Kokis
Marcel Braitstein
Louis-Martin Tard
Yves Boisvert
Simon Harel
Eva Le Grand
Mathieu-Robert Sauvé
Hélène Rioux
Louis Hamelin
Louise Simard
Pierre Karch
Anne Elaine Cliche
Daniel Poliquin
Josette Féral

XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Tél.: 514.825.21.70 • Téléc.: 514.825.75.37

L I V R E S

Pour lire en politique

LA RÉVOLUTION DES POUVOIRS
Marcel Gauchet, Paris, Gallimard, 1995

Six ans après sa *Révolution des droits de l'homme*, Marcel Gauchet revient sur la Révolution française, qu'il interroge cette fois pour mieux cerner le problème de la représentation politique. À travers l'analyse de l'échec révolutionnaire à fonder un ordre constitutionnel stable, c'est l'obsession de l'unité de la nation souveraine et de ses représentants, alors vue comme contrepois à l'écrasante souveraineté du roi, qui est ici disséquée. Si la Révolution française retrouve son actualité sous la plume de Gauchet, ce n'est donc pas dans la réponse qu'elle apporte à la question du pouvoir. C'est plutôt la compréhension de son échec, dans son refus d'instaurer un tiers pouvoir pourtant rêvé par les révolutionnaires, qui permettrait aujourd'hui de mieux saisir le devenir contemporain de la démocratie et le sens de la place que celle-ci fait un peu partout aux cours constitutionnelles.

LA MÉSÉTE

Jacques Rancière, *Politique et philosophie*, Galilée, 1995
«La philosophie politique existe-t-elle?», demande d'entrée de jeu Jacques Rancière dans un petit livre original. Longtemps renvoyée sous le tapis par un marxisme faisant du politique la simple expression de rapports sociaux sous-jacents, la philosophie politique fait certes un retour remarqué sur le «marché des idées» depuis quelques années. Cela, remarque toutefois Rancière, au moment même où son objet, le politique, semble s'étioler devant les exigences d'adaptation ponctuelle portées par la mondialisation du marché. À partir de ce constat, l'auteur propose une réflexion sur les deux termes de l'expression en plongeant dans leur commune origine grecque. Il s'en dégage des pistes stimulantes pour penser les transformations du paysage politique contemporain, à travers des figures comme celle du mélodrame humanitaire ou de l'idylle consensuelle.

STRANGE MULTIPLICITY - CONSTITUTIONALISM
IN AN AGE OF DIVERSITY

James Tully, *Cambridge University Press*, 1995
Professeur de philosophie à l'université McGill, James Tully, tout en jouissant d'une réputation mondiale pour ses études sur la philosophie politique moderne, demeure presque totalement inconnu dans le milieu francophone québécois. Après la parution française, en 1992, de son ouvrage sur John Locke et le droit de propriété, il faut toutefois espérer une traduction rapide de la publication des *John Robert Seeley Lectures* qu'il a données en mars 1994 à l'université Cambridge. Dans ce livre, Tully jette un regard historique sur le constitutionnalisme occidental pour montrer en quoi il demeure incapable d'apporter une réponse satisfaisante aux demandes contemporaines de reconnaissance culturelle, de la part, notamment, des minorités linguistiques et culturelles et des communautés autochtones. Il propose par la suite une «philosophie postimpériale» du constitutionnalisme, apte selon lui à dépasser les contentieux actuels. Un ouvrage brûlant d'actualité, permettant la rencontre d'un penseur qui mérite d'être connu.

TOCQUEVILLE ET LA MODERNITÉ

Daniel Jacques, *Boréal*, 178 pages

Daniel Jacques est une des personnalités montantes du monde intellectuel québécois. Après *Des Humanités passagères* (Boréal, 1991), un essai philosophique sur le nationalisme québécois, il s'interroge ici sur l'idéal démocratique de la société moderne, à partir d'une lecture de Tocqueville, plus que jamais notre contemporain. Ses inquiétudes prophétiques exprimées au siècle dernier rejoignent maintenant notre triste réalité. La démocratie a développé ce qu'elle portait en elle, le germe de l'uniformité, mais aussi de la tyrannie des droits individuels, au détriment du devoir de compassion. De quelles libertés jouissons-nous vraiment? Quel pouvoir effectif les citoyens ont-ils sur le cours de leur existence? (Voir la critique de Robert Saletti dans notre édition du 28 octobre).

LA SOCIÉTÉ DE CONFIANCE

Alain Peyrefitte, *Éditions Odile Jacob*, 556 pages
L'auteur développe la thèse que les mentalités et les comportements constituent le principal facteur du développement et du sous-développement. Il prend donc à rebours le chemin théorique suivi depuis environ deux siècles par la plupart des penseurs qui, de Adam Smith à Braudel et de Marx à Weber, n'ont cessé de privilégier des explications matérielles autour du capital, du travail ou des ressources naturelles. La valeur heuristique de la thèse «idéalistes» est testée dans le vaste laboratoire de l'Occident, du XV^e au XVIII^e siècle. Peyrefitte montre notamment que la source des formidables mutations modernes est à rechercher dans cet «éthos de confiance», cette révolution des mentalités qui a permis d'en finir avec les tabous hérités et surtout de mettre en branle une machine d'innovations, de compétitions et d'initiatives «rationnelles et responsables», qu'il s'agit maintenant de remettre en mouvement.

Qu'est-ce qu'une société bien ordonnée?

Peut-on s'entendre sur ce qui est juste dans une société où chacun croit à ce qu'il veut? L'Américain John Rawls propose un terrain d'entente politique

LIBÉRALISME POLITIQUE

John Rawls, Paris, Presses universitaires de France, 1995

JEAN PICHETTE
LE DEVOIR

Il en va de certains livres comme de certains événements: ils font date, inaugurant une nouvelle balise entre un avant et un après. Le maître-ouvrage de celui qu'on appelle parfois le «Kant du XX^e siècle», *Theory of Justice*, publié en 1971, fait partie de ceux-là et a valu à John Rawls le statut d'auteur contemporain le plus discuté en philosophie politique. Mais pendant que des milliers d'articles, de livres et de thèses disséquaient et soupesaient chacun des arguments de ce qu'il désigne lui-même comme une «théorie de la justice comme équité», cette œuvre demeurait pratiquement inconnue en France. Il fallut attendre 1987 pour que *Théorie de la justice* soit publié en français, aux éditions du Seuil. Les idées du professeur à la retraite de l'université Harvard ont depuis reçu un accueil enthousiaste et ont suscité de nombreux commentaires, à tel point que les Presses universitaires de France se sont empressées de rendre accessible son deuxième livre dans la langue de Molière.

Avec *Libéralisme politique*, publié en anglais en 1993 et fraîchement traduit, Rawls continue de penser la constitution d'une «société bien ordonnée». Il modifie toutefois son angle d'approche en déplaçant son questionnement de la morale vers le politique. En passant d'une philosophie libérale à une politique libérale, Rawls prend ainsi acte, à sa façon, de plusieurs années de débats, autour de ses thèses initiales, avec les représentants du courant dit «communautariste», dont l'un des plus éminents membres, Charles Taylor, enseigne la philosophie à l'université McGill.

Les dernières réflexions de Rawls offertes au public francophone trouvent leur source dans son «classique» de 1971, dont elles ne peuvent être dissociées, même si les opinions divergent quant au caractère de continuité ou de rupture marquant le rapport entre ces deux moments de la réflexion rawlsienne. Un même objectif traverse en effet tout le parcours de la pensée de Rawls: la conciliation de la liberté individuelle et de la justice sociale. C'est d'ailleurs à ce titre que le philosophe américain peut être présenté comme le héros de la social-démocratie, qu'il tente de légitimer à travers une démarche philosophique dont le caractère analytique pourra cependant rebuter le lecteur pressé.

Déjà, dans *Théorie de la justice*, Rawls avait fait de l'utilitarisme la cible principale de sa critique: l'inviolabilité de chaque personne, fondée sur la justice, ne peut être transgressée, affirmait-il, fût-ce au nom du bien-être de l'ensemble de la société. Mais l'impossibilité de soumettre l'égalité des droits civiques et des libertés aux calculs des intérêts sociaux n'impliquait nullement à ses yeux le renoncement à tout idéal de justice sociale. Pour

arbitrer cette opposition entre droits individuels et justice sociale, Rawls s'était fait fort de prendre le relais des théories classiques du contrat social en essayant de les porter à leur plus haut niveau d'abstraction. Les principes qu'il pouvait ainsi dégager fournissent selon lui «un moyen de fixer les droits et les devoirs dans les institutions de base de la société et ils définissent la répartition adéquate des bénéfices et des charges de la coopération sociale».

Pour exhumers ces principes, Rawls ne s'appuyait pas sur le schéma classique d'une sortie de l'état de nature en passant par le contrat social: son hypothèse de départ logeait plutôt dans l'idée d'une position originelle d'égalité entre des individus ayant à déterminer ensemble les principes de base d'une commune conception de la justice. À cet égard, l'idée d'un «voile d'ignorance» demeure toujours centrale chez lui. Elle réfère justement aux conditions permettant l'établissement d'une conception raisonnable de la justice, à laquelle «consentiraient des personnes rationnelles en position d'égalité et soucieuses de promouvoir leurs intérêts, ignorantes des avantages ou des désavantages dus à des contingences naturelles ou sociales». Les termes fondamentaux de leur association étant ainsi posés par eux, les individus, tous dans une situation hypothétiquement comparable, s'assureraient d'établir une «justice comme équité», dans la mesure où les principes de celle-ci sont précisément conclus dans une situation initiale elle-même équitable.

Cette conception de la justice, élevée au rang d'exigence morale, pose évidemment un épineux problème lorsqu'elle est replacée dans le cadre d'une démocratie constitutionnelle: comment peut-on en effet espérer l'unification de la société sur la base de convictions morales tout en appelant au respect du pluralisme prévalant dans un régime démocratique? Dans un article publié en 1985, Rawls avait déjà clairement exprimé l'idée selon laquelle la «théorie de la justice comme équité» ne pouvait être fondée sur une métaphysique mais représentait au contraire une exigence proprement politique: le principe de tolérance étant appliqué à la philosophie elle-même, la conception publique de la justice ne pouvait en effet être déduite d'aucune morale particulière, fût-elle parée des habits des héritiers de Socrate.

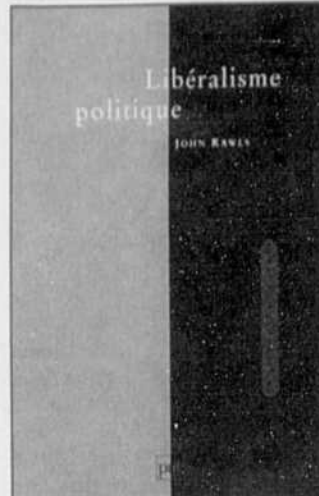
Avec *Libéralisme politique*, Rawls systématise cette idée et cherche à préciser comment peut être établie une conception strictement politique de la justice, indépendante des «doctrines compréhensives, morales, reli-

gieuses et philosophiques», qui apparaîtraient autrement comme autant de limitations au principe démocratique à l'œuvre dans les sociétés occidentales. En visant à établir les conditions d'établissement d'un «consensus par recoupement» entre des «doctrines compréhensives raisonnables», Rawls assigne désormais à sa «théorie de la justice comme équité» la tâche d'assurer la stabilité d'une société divisée entre une pluralité de conceptions du bien. Par-delà les désaccords sur des questions religieuses, philosophiques ou, plus largement, morales, le célèbre philosophe appréhende ainsi le politique comme un espace public «neutre» où peut se dessiner une *minima moralia* commune.

On comprend alors l'importance accordée à l'épithète «raisonnable», dont Rawls affuble le «pluralisme» dans son ouvrage: chacun peut mener sa vie selon ses valeurs propres, à condition de partager avec autrui les mêmes principes fondamentaux de justice, établis à travers les forums de la raison publique. La «raisonnabilité» des «doctrines compréhensives» renvoie donc à leur autocantonnement dans le domaine «privé», face à la «neutralité» de l'espace politique: pour- raient ainsi être taxés de «déraisonnables» tous ceux qui refusent de se laisser éclairer par les «lumières» libérales et qui s'entendraient à investir de «valeurs» le monde du politique.

On retrouve ainsi chez le «deuxième» Rawls, selon des modalités différentes, le même fantasme du «consensus rationnel» animant un auteur tel Habermas. Comme si la convocation de la raison pouvait suffire à garantir le dépassement des conflits de «valeurs» (de «morales»). Dans *Théorie de la justice*, Rawls avait déjà indiqué qu'il fallait essayer d'éviter d'«introduire un élément éthique sujet à controverse» pour définir le concept de rationalité, largement assimilable selon lui à son sens économique, comme «capacité d'employer les moyens les plus efficaces pour atteindre des fins données». Dans *Libéralisme politique*, il achève d'évaluer cette dimension éthique de la raison en la réduisant au statut d'aiguillon permettant l'allocation entre les individus, dans l'espace politique, d'un ensemble de «biens premiers» reconnus par tous, par-delà les diverses «doctrines compréhensives» auxquelles chacun adhère.

Confiner le politique, «purgé» de la morale, au rôle d'appendice d'une raison économique élargie: peut-être est-ce là le prix à payer pour une théorie appréhendant la réalité sociale dans une perspective fondamentalement a-historique...



Une monde sans boussole

André Fontaine fait revivre la période la plus dramatique de l'affrontement Est-Ouest

APRÈS EUX, LE DÉLUGE

De Kaboul à Sarajevo 1979-1995

André Fontaine

Éditions Fayard, 1995, 658 pages

JOCELYN COULON

LE DEVOIR

Il y a 150 ans, Alexis de Tocqueville fait saient une constatation prémonitrice, abondamment citée depuis par tous les observateurs de politique internationale. Constatant l'immensité des territoires américains et russes, il disait ceci: «Il y a aujourd'hui sur la Terre deux grands peuples qui semblent s'avancer vers le même but: ce sont les Russes et les Anglo-Américains. (...) Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses; néanmoins, chacun d'entre eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde.»

Un siècle plus tard, en 1945, les deux géants sont entrés en collision et ont plongé le monde dans une guerre froide qui vient à peine de se terminer. André Fontaine, ancien directeur du journal *Le Monde*, a toujours été fasciné par ces deux destins, celui, fabuleux des États-Unis, l'autre, tragique, de l'Union soviétique. Il

a passé sa vie à les raconter dans deux livres superbes, *Histoire de la guerre froide* et *Un seul lit pour deux rêves* (histoire de la détente). Dans son dernier ouvrage, il complète son analyse. *Après eux, le Déluge* fait revivre la période la plus dramatique de l'affrontement Est-Ouest, de l'échec de la détente à la fin des années soixante-dix à l'effondrement du bloc communiste en 1991 en passant par le bouleversement du monde qui a suivi. Cela a abouti, constate-t-il, à un monde sans boussole.

Cette vaste fresque, l'auteur la brosse avec l'art consommé d'un grand maître. Fontaine est à son meilleur. Qui d'autre que lui pouvait écrire un tel ouvrage? Tout y est impeccable: les sources, les lieux, les faits, le nom des personnages, et, bien sûr, l'analyse. Fontaine a beau dire qu'aujourd'hui la «prolifération d'informations complique la tâche des historiens du temps présent», il s'en tire à merveille. Il a tout lu et cite même une étude d'un professeur du Collège militaire royal de St-Jean, Gordon Vachon. Ce livre est un monument d'érudition.

Le célèbre journaliste français a d'abord voulu raconter, à partir de l'invasion soviétique de l'Afghanistan en dé-

André Fontaine

Après eux, le Déluge

DE KABOUL À SARAJEVO
1979-1995

Fayard

cembre 1979, «les événements dont l'enchaînement a conduit l'URSS à prononcer, douze ans plus tard, jour pour jour, sa propre dissolution». Au fil des pages, on voit défilier tous les grands moments, certains anodins, mais la plupart déterminants qui ont profondément modifié le cours des relations internationales depuis quinze ans. D'abord, la soviétisation de nombreux pays du tiers monde et la proclamation par Moscou que l'avenir appartenait dorénavant au communisme. Un à un, des dominos tombent au plus grand désespoir des Occidentaux: Afghanistan, Angola, Mozambique, Nicaragua, Grenade, Éthiopie, etc. D'autres, comme l'Iran, sans se joindre au bloc de l'Est, quittent le camp américain. Mais la réplique ne va pas tarder. L'Occident se rebiffe. L'OTAN installe des missiles pour contrer les nouvelles armes soviétiques pointées sur l'Europe. Ronald Reagan est élu sur une plate-forme conservatrice dont la pierre angulaire est la résistance morale et militaire de l'Occident face à ce qui est perçu comme l'agression soviétique. L'Américain se réarme et lance même un nouveau programme, l'Initiative de défense.

VOIR PAGE SUIVANTE: FONTAINE

Librairie
Garneau

MICHELINE LACHANCE

Dans son volume
«Le roman de Julie Papineau»,
Micheline Lachance
raconte avec un rare
bonheur le singulier destin
de l'épouse de
Louis-Joseph Papineau.

Venez rencontrer l'auteur le:

1^{er} décembre
De midi à 14h
Place Laurier, 1^{er} étage

1^{er} décembre
De 18h à 20h
Place Laurier, 2^e étage

2 décembre
De midi à 14h
Galeries de la Capitale

2 décembre
De 15h à 17h
Place Fleur de Lys

Prix rég. 24,95 \$ Spécial 19,95 \$



Bonjour!

Je vous propose de venir
me rencontrer au
Salon du livre
de Montréal
où je serai avec
mon premier album

La vie qu'on mène

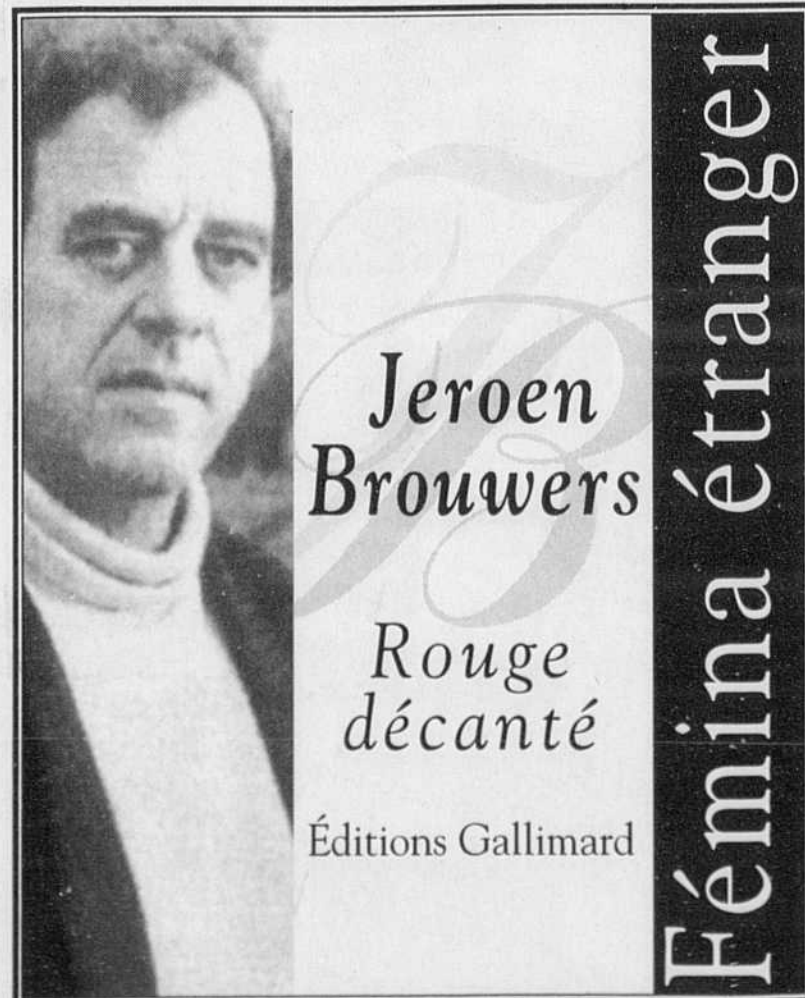
(44 pages couleurs, 10,95 \$)

Le vendredi 17 novembre de 19 h 00 à 21 h 00
le samedi 18 novembre de 10 h 00 à midi et de 19 h 00 à 22 h 00
le dimanche 19 novembre de 19 h 00 à 21 h 00
le lundi 20 novembre de 13 h 00 à 15 h 00
le mardi 21 novembre de 11 h 00 à 13 h 00.

Kiosque n° 646,
section jeunesse

Au plaisir de
vous rencontrer!

Éditions Mille Îles,
DIFFUSION DIMÉDIA



Jeroen
Brouwers

Rouge
décanté

Éditions Gallimard

Fémina étranger

LIVRES

La société fait du sur-place, l'université la suit

Michel Freitag propose une lecture politique de la crise de l'université

LE NAUFRAGE DE L'UNIVERSITÉ
et autres essais d'épistémologie politique
Michel Freitag
Nuit blanche (Montréal) et La Découverte
(Paris)
294 pages

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

L'université est en crise. Encore une fois, pourrait-on dire. En plein siècle des Lumières, l'Allemand Georg Christoph Lichtenberg écrivait déjà: «Aujourd'hui on cherche partout à répandre le savoir, qui sait si dans quelques siècles il n'y aura pas des universités pour rétablir l'ancienne ignorance?»

Le mot lucide du grand maître toutes catégories de l'aphorisme caustique pourrait servir d'exergue au dernier livre du professeur Michel Freitag, qui enseigne la sociologie à l'UQAM. En fait, l'idée longuement développée dans *Le Naufrage de l'université* n'est pas tant que la plus noble des institutions occidentales vit encore une fois une crise passagère de redéfinition mais bien qu'elle est en train de couler à pic sous les incessants assauts de l'utilitarisme et du non-sens. Pour M. Freitag, l'ancienne passion pour la diffusion des «savoirs» dont parlait Lichtenberg s'est en quelque sorte muée en obsession pour les «savoir-faire», et une nouvelle et profonde «ignorance» crasse macule maintenant l'intelligence.

Ici, le malaise universitaire n'est qu'un symptôme de plus du mal qui ronge la société dans son ensemble. Cette critique s'inspire de la «théorie générale» élaborée dans deux ouvrages publiés il y a une dizaine d'années par le sociologue sous le titre générique *Dialectique et société* (Éditions Saint-Martin et L'Âge d'Homme). L'idée de base de la typologie freitagienne veut que toute société exige une socialisation de ses membres, alors appelés à prendre place dans un ordre pratique et symbolique déjà établi.

En même temps, cette thèse défend l'idée qu'un nouveau type social totalement original est en train de se constituer depuis quelques décennies. Dans cette société postmoderne, la nôtre, l'intégration d'ensemble fonctionne selon un modèle cybernétique: il s'agit maintenant pour chacun de s'adapter au changement qui est devenu «la forme la plus concrète et la plus contraignante de la réalité», comme il l'écrit. La société traditionnelle était pour ainsi dire prisonnière de son passé; les temps modernes, apparus après le Moyen Âge, se sont tournés vers le futur; la vie contemporaine, elle, fait du sur-place, et aucune nécessité de point de vue élevé et transcendant sur quoi que ce soit d'important ne se fait plus sentir.

L'idée est donc de suivre cette errance postmoderne dans l'université. Après avoir mis en évidence «la gestion technocratique du social» (chapitre un), le professeur aborde de front «le naufrage de l'université» (chapitre deux) proprement dit. Il se penche alors sur la finalité et la justification de cette institution en proposant un retour sur sa naissance et son développement en Europe, où elle a longtemps condensé

«l'idée d'une prise en charge réflexive d'un idéal civilisationnel à orientation universaliste». Puis l'auteur souligne les mutations du modèle institutionnel classique dans la société américaine, où l'université s'est progressivement constituée autour de l'idée de la résolution des problèmes pratiques. «En un mot, écrit-il, l'université américaine est devenue essentiellement une structure de gestion, une entreprise», au service de la société (post)industrielle. Depuis, ici comme ailleurs, la «recherche», pratique et performante, est le mot éponge des universitaires, le «Pampers» universel en train d'absorber la science elle-même.» Les exemples récents abondent, des fameuses études commandées par le défunt Secrétariat à la restructuration du ministre Le Hir aux innombrables recherches sur le suicide chez les jeunes, la fréquentation des musées ou la consommation de viande de porc, dont les médias font quotidiennement écho.

Les autres «essais d'épistémologie politique» poursuivent cette réflexion critique autour de ce qui se développe maintenant dans et autour de l'université. Il est alors question de «la crise des sciences sociales et [de] la question de la normativité» (chapitre trois), de «la dissolution de la société dans le «social»» (chapitre quatre) et du rap-

port entre «philosophie et sciences humaines» (chapitre cinq). «Ce qui m'intéresse dans tous les essais, ce ne sont pas les «sciences» comme telles, les «techniques» comme telles, c'est la forme de la société lorsqu'elle est prise en main par les «sciences sociales», virtuellement en totalité, un peu à l'image de la prise en main sociotechnique, jadis, par les ingénieurs tayloriens», explique Michel Freitag en introduction. «Ces essais sont épistémologiques et politiques, dans le sens que, en cherchant à montrer le mécanisme de [la] confusion du pouvoir et du savoir dans le savoir-faire, ils visent tous à susciter une prise de conscience qui puisse à son tour servir de base réfléchie à une résistance (d'abord), puis à une recherche de reconstruction raisonnée [...]»

A cette tendance de fond, le professeur oppose finalement une franche volonté de «retour» aux sources. Il lance un appel pour que l'université renoue avec cette «ancienne ignorance», dont parlait aussi Lichtenberg, ce savoir critique et pédagogique qui a guidé l'humanité pendant des siècles et des siècles et dont la sève essentielle pourrait encore nourrir la réflexion de ceux qui sont payés pour penser.

Tout cela signale que nous vivons en des temps de mutations remarquables mais surtout qu'il y a péril en la demeure humaine. Ce beau livre savant est aussi un bel ouvrage éthique et politique. «C'est un moment historique où il est en même temps trop tard et trop tôt pour chercher le sens de l'histoire, parce qu'il faut la soigner d'urgence comme un malade en état de crise, conclut le professeur. Un moment où soigner l'histoire et soigner le monde malades est devenu la même chose, parce que la terre, le monde, se dérobe ou se dégrade sous les mains de l'histoire qui s'en est saisie.»



Michel Freitag

PHOTO ARCHIVES



NOUVEAU FORMAT PRATIQUE

Sous la direction de Denis Monière et Roch Côté

QUÉBEC 1996

Toute l'année politique, économique, sociale et culturelle

FIDES LE DEVOIR

LES RÉSULTATS DU RÉFÉRENDUM commentés par Lise Bissonnette

464 pages - 24,95 \$

FONTAINE

SUITE DE LA PAGE D4

stratégique, sensé protéger les populations d'une attaque atomique.

Parallèlement à la nouvelle assurance occidentale, l'URSS commence lentement sa déliquescence. De 1982 à 1985, trois leaders vont se succéder sur le trône de Lénine. Le dernier, Mikhaïl Gorbatchev va comprendre qu'il est impossible de tenir tête à l'Amérique. En six ans, ses réformes et les coups de boutoir qu'il assène à la nomenklatura vont transformer la superpuissance soviétique en pays du tiers monde. Il va même abandonner son empire dont les membres ne demandent pas mieux que d'adhérer à l'alliance occidentale.

Mais, écrit Fontaine, le triomphe facile de l'Amérique sur son rival va rapidement s'envoler en fumée. Bien sûr, Washington a écrasé l'armée de Saddam Hussein, mais le nouvel ordre mondial tant annoncé tarde à se concrétiser. En fait, il ne naîtra jamais. Ni les États-Unis, ni encore moins la Russie, ne veulent assumer le leadership du monde. D'où le titre de ce livre: *Après eux, le Déluge*.

Pour Fontaine, ce titre relève moins d'une prévision pessimiste que d'une constatation: «Les vainqueurs des deux guerres mondiales échouèrent dans leurs tentatives pour mettre sur pied des mécanismes efficaces de prévention des conflits, mais au moins ils s'étaient donné beaucoup de mal pour y parvenir, écrit-il. On ne saurait en dire autant des vainqueurs de la guerre froide.» Voici donc venu ce que l'auteur appelle le «temps des débandades» — Somalie, Yougoslavie, Rwanda, terrorisme, drogue, chômage, sida — dont on n'entrevoit pas encore la fin.

Librairie Garneau

Prix Goncourt et Prix Médicis

Le testament français
de Andrei Makine
Éd. Mercure de France

Prix rég.: 29,95 \$
spéc. 22,95 \$

Prix Renaudot

Les Braban
de Patrick Besson
Éd. Albin Michel

Prix rég.: 36,95 \$
spéc. 27,95 \$

Prix Femina

La classe de neige
de Emmanuel Carrère
Éd. P.O.L.

Prix rég.: 24,95 \$
spéc. 18,95 \$

Prix spécial jusqu'au 30 novembre 95

20 librairies à votre service à travers le Québec

Montréal 1691, Fleury Est Complexe Desjardins Place Montréal Trust Place Versailles Galerias d'Anjou Centre commercial Duvernay Les Promenades St-Bruno	Québec 24 Côte de la Fabrique 5, Place Québec Les Galeries de la Capitale Place Fleur de Lys Place Laurier Lévis Les Galeries Chagnon Gatineau Les Promenades de l'Outaouais	St-Jérôme Carrefour du Nord Les Promenades de Sorel Sherbrooke Carrefour de l'Estrie Victoriaville Carrefour des Bois-Francis Chicoutimi Place du Royaume
---	--	---

- Une synthèse de l'activité politique, économique, sociale et culturelle au Québec.
- Un outil de référence qui fait le point sur l'évolution de la société québécoise et intègre l'ensemble des événements, des décisions et des prises de positions qui ont fait l'actualité.
- Des données claires qui permettent de comparer d'une année à l'autre l'évolution d'un dossier.
- Des données factuelles sous forme de graphiques et de tableaux statistiques sur la démographie, l'économie, les forces politiques, syndicales, etc.
- Des photos des principaux acteurs et événements de l'année politique.

Animation et tirage

Lundi le 20 novembre à 17h00
au Salon du livre de Montréal
Place Alice-Parizeau

FIDES

LIVRES

L'histoire a donné raison à Aron

Le célèbre débat entre Sartre et Aron se poursuit sous d'autres formes

DEUX INTELLECTUELS DANS LE SIÈCLE,
SARTRE ET ARON
Jean-François Sirinelli, Fayard,
1995, 396 pages

ANTOINE ROBITAILLE

Deux des plus grands penseurs français du XX^e siècle, Raymond Aron et Jean-Paul Sartre, sont nés la même année, en 1905, dans le même milieu, la bourgeoisie. Ils ont étudié à la même école, la fameuse ENS, l'École normale supérieure.

Pourtant, ils sont devenus des adversaires. Incarnant la dichotomie politique franco-française séculaire, celle de la droite contre la gauche, ils se sont livrés, à partir de 1945, à ce que Jean-François Sirinelli, auteur de *Deux intellectuels dans le siècle*, nomme la « guerre de trente ans ».

Cette période, Sartre l'a dominée sur le plan de l'activisme. Intellectuel de gauche par excellence, il a signé une quantité phénoménale d'appels et de pétitions. Sartre, « engagé » totalement, s'est fait entendre beaucoup plus que Aron, son « petit camarade » (comme ils se nommaient mutuellement, habituellement avec mépris).

Cette guerre intellectuelle toutefois, Aron l'a remportée de façon manifeste. C'est presque devenu un cliché (avec toute la vérité et tous les risques qu'une telle chose comporte). Et la dernière étude de Jean-François Sirinelli vient le confirmer une fois de plus.

C'est au milieu des années 70, grâce entre autres à l'effet Soljénitsyne, que l'on a vraiment pris conscience de l'ampleur des errements de Sartre; et par conséquent l'ampleur de l'autre côté de la médaille, l'envergure excep-

tionnelle de la prescience d'Aron. Rétrospectivement, dès 1975, « l'ultra-bolchevisme sartrien », comme le nommait Merleau-Ponty, apparaissait de plus en plus dérisoire. Sirinelli rappelle qu'en 1956 quelques mois avant Budapest, Sartre affirme que « le parti communiste ne se trompe presque jamais ».

En 1954, de retour d'un voyage en URSS, Sartre publie dans *Libération* une série d'articles. Khrouchtchev n'a pas encore fait la critique du stalinisme. Sartre, lui, raconte avoir visité une société formidable : « La liberté de critique est totale en URSS et le citoyen soviétique améliore sans cesse sa condition au sein d'une société en progression continue ». Quand la « lutte » (ici contre les USA) aveugle complètement un penseur!

Sirinelli, malgré ses sympathies claires pour Aron, n'a pas écrit un plaidoyer en sa faveur. Et n'a pas nécessairement voulu descendre Sartre. Son livre est celui d'un historien, qui examine minutieusement les faits un à un, de façon chronologique, en citant prudemment les textes de l'époque et en situant le contexte.

Le fil conducteur de Sirinelli demeure, tout au long du livre, le rapport que chacun des deux intellectuels a entretenu avec l'histoire. Quelle histoire? Celle qui se fait, celle qu'ils conceptualisent. Sous-jacente, l'intéressante thèse que depuis la « mort de Dieu », l'histoire est devenue le point de référence obligé des intellectuels.

C'est durant leurs années estudiantines, que Sartre et Aron développeront chacun un rapport particulier à l'histoire. Dès cette époque, une sorte d'ouverture à l'histoire et aux évé-

nements donnera à Aron une longueur d'avance.

Tous deux visitent l'Allemagne en pleine ascension du nazisme. Le premier en revient bouleversé, avec la conviction qu'il faut laisser de côté le pacifisme extrême, hérité de l'expérience de la Grande Guerre et du maître Alain (Émile Chartier). Il faut « penser avec rigueur les réalités qui font horreur à l'esprit », écrit-il. Bref, penser la guerre pour mieux la prévenir.

Sartre, lui, revient d'Allemagne sans s'être guéri de l'apolitisme qui l'avait caractérisé jusqu'alors. « La politique n'existait simplement pas pour lui », affirma un de ses confrères de l'ENS. Tout de suite après la guerre, après la période de l'occupation, où son rôle ne fut pas non plus des plus actifs, Sartre prit le tournant radical de l'engagement. En quelques années, comme le dit Sirinelli, il devint le « recordman absolu des pétitions ». Ayant laissé passer l'histoire, il tenta de la rattraper, interprète Sirinelli. Mais en plaquant sur elle des schèmes préétablis, des grilles, comme le marxisme.

A l'inverse, Raymond Aron choisira dès le départ de coller au réel « plutôt que de tenter de le transcender ». De prendre le monde tel qu'il est et non tel qu'il devrait être.

En définitive, selon Sirinelli, « Aron aurait pensé l'histoire, Sartre l'aurait rêvée ». Aron développa ainsi une attitude de « spectateur engagé », c'est-à-dire un personnage qui est jaloux de l'indépendance de sa raison. Qui refuse de tordre la réalité pour la faire entrer dans un moule préfabriqué d'une « religion séculaire ».

Jamais homme de parti, Sirinelli

doute même qu'on pût enfermer Aron dans la catégorie « droite » : « Il se pose en s'opposant, et se définit plus en termes de réfutation des grands systèmes dominants de gauche en raison de leur dimension globalisante et de leurs aspirations messianiques qu'en adhésion aux cultures politiques de droite ».

L'histoire a donné raison à Aron. Mais pour lui, cela ne voudrait sûrement pas dire qu'elle ait un sens pré-déterminé, qu'il aurait révélé.

Au reste, même s'il peut nous sembler complètement dépassé, le débat Sartre-Aron continue sous d'autres formes. La *political correctness* tombe dans les pièges de Sartre (l'engagement pour l'engagement; la mentalité d'assiégé; la politique de la mauvaise conscience). Alors que des tenants de la droite, fiers de leur victoire, importent curieusement l'idée d'une « fin de l'histoire » grâce à la démocratie libérale. La victoire de la droite? Aron doute du caractère définitif qu'on lui prête souvent.



SOURCE LE MONDE

Sous Aron, la patrie

LE QUOTIDIEN ET L'INTÉRESSANT
Entretiens avec Catherine Darbo-Peschanski
Paul Veyne
Les Belles Lettres, 320 pages, 1995

ROCH CÔTÉ
LE DEVOIR

Attention! Comme un train peut en cacher un autre, un historien peut cacher... un alpiniste raté ou un philosophe de l'histoire.

La fiche d'identité de Paul Veyne le désigne d'emblée comme historien de l'époque romaine. C'est, disons, un préalable pour occuper la chaire d'Histoire de Rome au Collège de France. Mais le seul préalable pour lire ces entretiens publiés aux Belles Lettres, c'est d'aimer la compagnie d'un esprit curieux et universel, d'une « tête bien faite », capable de faire porter sa réflexion aussi bien sur l'alpinisme que sur la poésie, sur l'extase que sur le communisme, sur les grands idéaux que les petits soucis quotidiens, sur la musique que sur l'amour des États-Unis.

Ce qui rend aussi Paul Veyne intéressant, c'est qu'il a bien connu et fréquenté des hommes comme Raymond Aron et Michel Foucault et qu'il en parle avec cœur et intelligence.

Dans le cadre de cet ensemble sur la pensée politique, retenons seulement le portrait que trace Paul Veyne de cette figure dominante de la pensée politique au vingtième siècle que fut Raymond Aron.

Pour reprendre notre formule ferroviaire, disons encore qu'un Aron peut en cacher un autre. D'un côté le Aron de la raison et de l'équilibre intellectuel, celui qui a résisté à la mode et à l'opium marxistes (il fallait le faire!), qui a pensé la société industrielle, la démocratie et la liberté politique. Ce Aron-là, on le sait, a fini par avoir raison sur tous les compagnons de route du stalinisme occupés à dénoncer les libertés « formelles... sans lesquelles on ne les aurait jamais entendus ».

Paul Veyne a bien connu Aron, dans une relation qui passa de l'affection admirative à la distance boudeuse. Ce qu'il ajoute au portrait déjà connu du vieux sage étranger à tous les fanatismes, c'est sa part d'ombre, sa part non dite et non écrite.

Cette part, selon Veyne, était faite d'un « puissant patriotisme » qu'il définit comme un « solidarisme ou inquiétude pour la cohésion du troupeau — qu'aucune agitation ne se produise dans ses rangs, que rien ne vienne troubler sa paisible unanimité ».

Aron plaçait comme valeur politique suprême la « vie tranquille des hommes ensemble » et abhorrait tout ce qui risquait de la troubler: les conflits de classe, Mai 68, les changements trop brusques, les revendications intempestives, le manque de prudence et de précaution.

Le « patriotisme » du grand savant était avant tout, croit Veyne, basé sur le postulat de la paix civile, de la cohésion sociale et d'une obsession de la fêlure interne. L'historien va plus loin et estime qu'outre son non-dit, Aron avait un « non-écrit » qui était une forme de calcul: « La préférence pour l'ordre social établi, pour les privilèges des établissements ». Par exemple, en éducation, Aron ne se scandalisait pas de ce que l'on privilégie quelques bons esprits issus des milieux privilégiés car leur formation profite à toute la société alors qu'il serait utopique de prétendre mettre en valeur toutes « les cervelles populaires ». Cet élitisme n'était aux yeux d'Aron qu'une sorte de calcul optimum imposé par la réalité et les limites de ce que l'action publique permet d'espérer.

Veyne n'en tire aucune forme d'anti-aronisme mais plutôt une leçon d'humilité sur « l'art difficile de la sociologie ». Est-il possible de penser la société et la politique en toute rationalité, en dehors de présupposés, de choix personnels implicites, voire instinctuels? Est-il toujours possible d'explicitier ces choix et de se croire enfin en zone de pure rationalité? Et si l'on y parvient, une autre rationalité ne serait-elle pas possible?

En somme, penser la politique est une tâche de Sisyphé dont on n'est même jamais tout à fait sûr d'avoir saisi le véritable commencement.



PREMIÈRE CONFÉRENCE PUBLIQUE AU CANADA
«ÉVEILLER L'ESPRIT, OUVRIR LE CŒUR»

AVEC **SOGYAL RINPOCHÉ**

Auteur du «Livre Tibétain de la Vie et de la Mort».

Mercredi 22 novembre 1995 à 19 heures

Cégep du Vieux Montréal, Le Tritorium

255, rue Ontario Est (Hôtel-de-Ville & Sanguinet), Montréal

Métros: Berri-UQAM, St-Laurent & Sherbrooke

Informations: (514) 484-5694

La suite du Testament

Voici, inespérées,

les confidences

de l'Abbé Pierre

sur ce qui inspire

sa vie, sa foi,

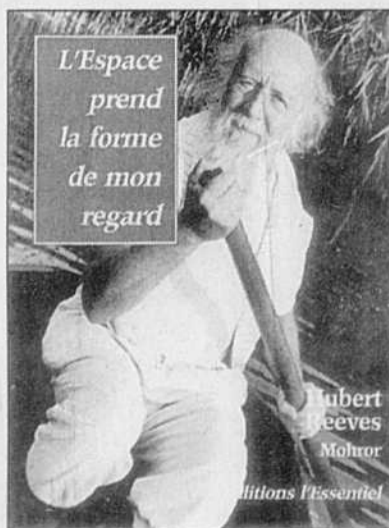
son œuvre.

Vient de paraître

Oliviero Toscani
La Pub est une charogne qui nous sourit

Les campagnes publicitaires de Benetton ont partout soulevé des polémiques passionnées. Oliviero Toscani, le créateur de ces campagnes répond à toutes les critiques et développe ses propres conceptions de l'art publicitaire. Pour lui, la publicité est à réinventer.

Diffusion Flammarion

À l'approche des Fêtes, offrez-vous l'Essentiel.
Des livres qui vous feront vivre des moments de bonheur!

Le célèbre astrophysicien Hubert Reeves vous partage ses réflexions intimes sur l'univers et sur la vie.

15 photographies de Mabrour

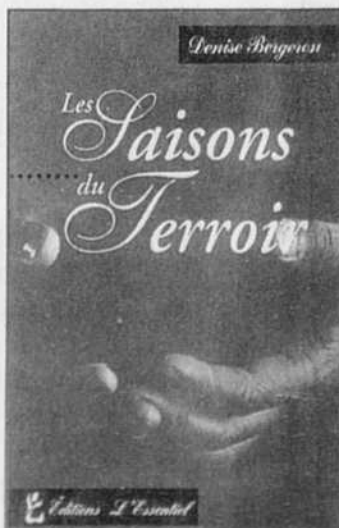
96 pages / 14,95 \$ - ISBN 2 921970-01-5



Préface de Hubert Reeves
Cinq personnalités, cinq grands témoignages!
Une passion de vivre contagieuse qui pousse à l'audace et fait reculer les frontières du possible. Des témoignages qui vous iront droit au cœur!

Ludmilla Chiriaeff
Miguel Angel Estrella
Diane Dufresne
Théodore Monod
Jacques Gaillot

160 pages / 21,95 \$ - ISBN 2 9801062-9-1



Préface de Benoît Lacroix, o.p.
L'auteure, Denise Bergeron, vous fait revivre les événements qui marquaient la vie du terroir, au rythme des saisons et de leurs surprises, dans les années '50.

144 pages / 15,95 \$ - ISBN 2 9801062-7-5

Un petit carnet laissé par Nicole Audette sur le coin d'un bureau dans une chambre d'hôpital. Des témoignages d'amour émouvants. Chacun est amené à revoir ce qu'il vit et comment il le vit, à l'heure où il accompagne une personne qui se meurt. Un livre tout simple mais si beau!

80 pages / 12,95 \$ - ISBN 2 921970-00-7

Avec toi jusqu'à la Fin

Nicole Audette

Éditions L'Essentiel

Éditions L'Essentiel

Découvrez les secrets d'une aventure intérieure sans pareille!

19,95\$

NOVALIS

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Parcours d'un polémiste libéral et anticlérical



ROBERT SALETTI

LOUIS-ANTOINE DESSAULLES,
UN SEIGNEUR LIBÉRAL ET ANTICLÉRIQUE
Yvan Lamonde
Fides, 1994, 372 pages

COMBATS LIBÉRAUX
AU TOURNANT DU XX^e SIÈCLE
Sous la direction d'Yvan Lamonde
Fides, 1995, 287 pages

(1837), qui eut l'effet sur les Américains d'une déclaration d'indépendance intellectuelle. Cette conférence vient d'être remise en circulation par une petite maison québécoise sous le titre consacré de *L'Intellectuel américain* (Traduit et présenté par Sylvie Chaput, Éditions du Loup de Gouttière, 1992). Ce fut aussi à cette époque qu'Henry David Thoreau visita le Bas-Canada (1850), un voyage qu'il raconta plus tard dans *A Yankee in Canada*. Comme par hasard, on vient justement de rééditer *La Désobéissance civile* (Traduit et présenté par Sylvie Chaput, Typo, 1994), dont l'auteur est l'ascétique poète et essayiste américain.

Voilà donc pour l'époque. Le lecteur pressé me pardonnera cette longue introduction en forme de mise en contexte. Elle vise essentiellement à montrer que les récents ouvrages d'Yvan Lamonde, historien à McGill, sur *Louis-Antoine Dessaulles* et sur *Les Combats libéraux au tournant du XX^e siècle* (un collectif) ne tombent pas des nues. Ceux-ci s'inscrivent en effet dans cet effort de l'historiographie d'ici pour inscrire le nationalisme canadien-français dans le tableau plus vaste et plus international du libéralisme et de l'anticléricalisme.

Le premier de ces deux ouvrages vient de gagner le prix du Gouverneur dans la catégorie «essai». Il s'agit d'une biographie de Louis-Antoine Dessaulles, neveu et fils spirituel de Louis-Joseph Papineau, figure aujourd'hui oubliée de la tendance radicale du libéralisme canadien-français qui compta dans ses rangs Papineau lui-même et, plus tard, Arthur Buies, Olivar Asselin et Jules Fournier, soit quelques-unes des plus belles

plumes de l'histoire de la littérature québécoise.

Dans *Les Combats libéraux* tout comme dans *Louis-Antoine Dessaulles*, M. Lamonde insiste sur le fait que ce libéralisme ne déclina pas, quoi qu'on ait pu dire, à partir du moment où Wilfrid Laurier prononça son fameux discours de 1877 dans lequel il dénonçait le libéralisme à la française, révolutionnaire et sanguinaire (radical donc), au profit du libéralisme à l'anglaise, réformiste et plus modéré.

La vie publique de Dessaulles commença en 1843 par un article à *La Minerve* où il attaqua le curé de Saint-Hyacinthe. Son anticléricalisme, inspiré de l'œuvre tardive de l'écrivain français Lammenais, fut par la suite d'une constance exemplaire. Toute sa vie, il prêcha la séparation claire de l'Église et de l'État, il réclama une école laïque et républicaine, il attaqua les congrégations religieuses et il défendit l'Institut canadien de Montréal. Ce qui lui valut quantité de procès, une excommunication, la mise à l'Index par le pouvoir catholique de deux de ses essais et finalement un exil en Belgique et en France de 1875 à sa mort en 1895. Ce n'est pas rien pour un seigneur qui aurait pu se contenter de faire fructifier ses biens. Par ailleurs, fait peu commun pour l'époque au Québec, le libéralisme de Dessaulles incluait un intérêt marqué pour le progrès scientifique.

Une vie mérite d'être racontée dans la mesure, bien sûr, où elle permet de jeter un éclairage particulier sur une époque. S'il ne fut ni un grand politicien ni un écrivain important, Louis-Antoine Dessaulles vécut une vie qui illustre bien la mise en place d'une presse

Yvan Lamonde,
Prix du Gouverneur
général pour les essais



PHOTO JACQUES GRENIER

de combat dont le notable objectif fut une conciliation du libéralisme et du nationalisme dans une perspective résolument démocratique. Il ne fut toutefois pas irréprochable, mais les défauts que retient M. Lamonde pour montrer la complexité du personnage, en particulier la mauvaise gestion financière de son patrimoine seigneurial et le recours à des pseudonymes pour publier ses textes, semblent bien mineurs si on les compare aux dimensions positives de son combat.

Dans la conclusion de Louis-Antoine Dessaulles, Yvan Lamonde souligne l'aporie séculaire et insoluble qui définit le genre biographique: quel enseignement universel peut-on tirer de la narration d'une vie individuelle (enseignement qui ne serait pas celui du narrateur)? Quelle science peut-on tirer du hasard? Quelle exemplarité peut-on extraire d'un destin singulier? Une solution de moindre mal, conclut-il, consiste à recourir à ce qu'on peut appeler la spirale de la sociabilité, «sorte de cercles concentriques qui illustrent les formes d'insertion de l'individu dans la société, les modalités de la socialisation». Ainsi, Louis-Antoine

Dessaules n'est pas ce Canadien français «typique» du XIX^e siècle qui, de toute façon, n'existe pas. Il appartient d'abord au cercle de sociabilité de la famille nucléaire, puis au cercle de la famille élargie quand il se marie à son tour, puis aux cercles du collège qu'il fréquente, de la communauté villageoise qu'il habite et du parti auquel il adhère, etc.

En dépit de ce principe de «sociabilité élargie», *Louis-Antoine Dessaulles* ne m'a pas semblé échapper complètement aux balises traditionnelles des ouvrages bio-historiques. Cela veut dire que, parfois, la quantité d'informations prime sur leur qualité, le regard est archivistique plutôt que synthétique et la chronologie essentiellement linéaire. Ce qui est un peu décevant pour une biographie dite intellectuelle.

Il n'y a pas à s'y méprendre. Les ouvrages d'Yvan Lamonde sont d'abord ceux d'un historien avant d'être ceux d'un essayiste. Ce qui n'enlève rien à leur contenu et à leur intérêt documentaire. Reste à savoir si le prix qui vient d'être accordé à Louis-Antoine Dessaulles est révélateur d'une année plutôt calme sur le front des essais.

L'aviez-vous remarqué, nous assistons depuis quelque temps à une réévaluation du libéralisme canadien-français du XIX^e siècle. Point d'appui historique du projet souverainiste ou simple rappel d'un passé trop vite oublié, toujours est-il que les historiens et les maisons d'édition québécoises se passent le mot pour faire revivre tout un pan des luttes idéologiques qui ont marqué le siècle de Papineau, Lafontaine, Laurier et Mgr Bourget. Un certain roman historique, des *Canards de bois* de Louis Caron au tout chaud *Lucie Papineau* de Micheline Lachance, en fait même ses choux gras.

Du côté des essais, ce sont les travaux de Jean-Paul Bernard sur les idéologies québécoises au XIX^e siècle qui ont en quelque sorte ouvert le bal libéral dans les années soixante-dix. Plus récemment, Robert Hébert ressuscitait *Le Procès Guibord* (Triptyque, 1992), du nom d'un modeste typographe, membre de l'Institut canadien de Montréal, qui se vit refuser une sépulture en terre catholique par le diocèse et dont la cause fut défendue en 1870 dans un procès retentissant par Joseph Doutre, le chef des Libéraux rouges de l'époque.

À l'opposé, Pierre Rajotte, dans *Les Mots du pouvoir ou le pouvoir des mots* (L'Hexagone, 1991), démontait les stratégies discursives des ultramontains du XIX^e siècle en analysant les conférences données dans le cadre du Cabinet de lecture paroissial, une association destinée à contrecarrer l'influence libérale de l'Institut canadien de Montréal. C'était l'époque des conférences publiques et des discussions libres sur des sujets littéraires et politiques chauds. C'était l'époque des tribuns et des disputes sur la liberté de presse et sur les rapports des pouvoirs politique et religieux. C'était l'époque de la montée des nationalismes européens et des droits et libertés individuels.

Ce fut aussi à cette époque que le philosophe Ralph Waldo Emerson donna sa célèbre conférence sur «The American Scholar»



Andreï
Makine

Le testament
français

Éditions
Mercure de France

Concourt et Médicis

MICHELLE LACHANCE



L'auteur signera son
ouvrage au Salon du livre
de Montréal les samedi 18
et dimanche 19 novembre
de 14 h à 16 h

LE ROMAN
DE JULIE
PAPINEAU

«La plus grande qualité
du *Roman de Julie Papineau*,
c'est d'avoir su allier les aspects
historiques et romancés,
sans sacrifier l'un à l'autre.»

Louise Leduc, *Le Devoir*



QUÉBEC/AMÉRIQUE

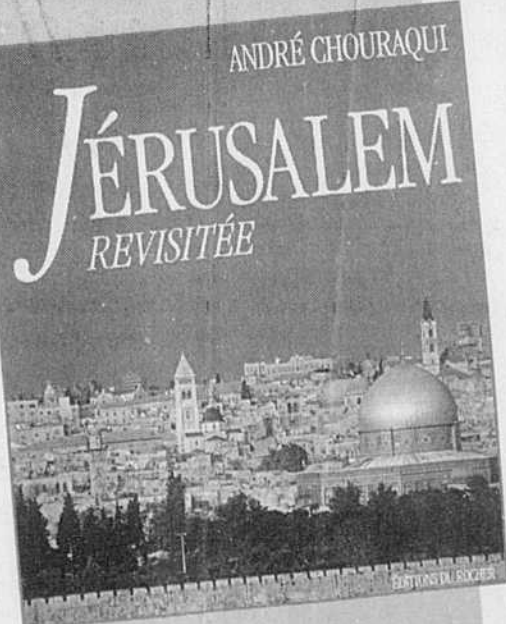
DEUX LIVRES D'UNE BRÛLANTE ACTUALITÉ
AUX ÉDITIONS DU ROCHER!

André Chouraqui
MOÏSE

UN VIBRANT APPEL À LA RÉCONCILIATION
MOÏSE

Le fruit du travail de toute une vie couronné par le prix Méditerranée! Une fois de plus, André Chouraqui signe un chef-d'œuvre qui vous séduira. Nul autre que lui n'était mieux en mesure de nous restituer la grande figure prophétique de Moïse et les interpellations qu'il lance à notre temps. Plus qu'une simple biographie, une méditation philosophique traversée d'espérance sur le thème de la réconciliation.

501 pages / 34,95 \$



LA CITÉ DE LA VIE
JÉRUSALEM REVISITÉE

À l'occasion de son troisième millénaire, visitez la ville de Jérusalem avec un guide incomparable qui vous entraînera en dehors des circuits touristiques habituels.

Adjoint au maire de Jérusalem pendant huit ans, André Chouraqui nous fait découvrir de l'intérieur une ville qu'il aime passionnément, nous racontant ses 3000 ans d'histoire.

De splendides photographies (plus de 200 photos) accompagnent des commentaires à la mesure de la vaste culture biblique de Monsieur Chouraqui!

217 pages / 99,95 \$ (125,00 \$ après le 1er mars 1996).

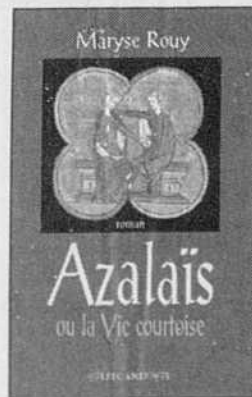
Venez rencontrer Monsieur André Chouraqui au Salon du livre de Montréal.
Il sera présent au stand israélien pour une séance de signatures dimanche le 19 novembre, de 14 h 00 à 16 h 00.

MARYSE ROUY

AZALAÏS

«Maryse Rouy raconte
simplement, avec un plaisir
communicatif, un Moyen-Âge
vraiment historique [...]
Une œuvre complexe, vivante,
capable d'entraîner dans son
cours plusieurs types de
lecteurs.»

Gilles Marcotte, *L'actualité*



L'auteur signera son
ouvrage au Salon du livre
de Montréal samedi le 18
novembre de 13 h à 14 h
et dimanche le 19 novembre
de 14 h à 16 h



QUÉBEC/AMÉRIQUE

stand 246 à 257

L I V R E S

LA VIE LITTÉRAIRE

Le Salon du livre en vrac

Prix Molson
et Canada-Belgique

Le Conseil des Arts du Canada a remis hier au dramaturge **Michel Tremblay** le Prix Molson, d'une valeur de 50 000 \$ et décerné tous les deux ans. Tremblay a fait paraître cet automne *La Nuit des princes charmants* et la pièce *Albertine en cinq temps* est actuellement en supplémentaires à Montréal. Le romancier et cinéaste belge Jean-Philippe Toussaint a quant à lui reçu le prix littéraire Canada-Communauté française de Belgique, décerné annuellement pour couronner l'ensemble de l'œuvre d'un auteur. La biographie de Toussaint comprend *La Salle de bain* (1985), *Monsieur* (1986), *L'Ap-*



pareil photo (1989) et *La Réticence* (1991). Cet honneur est assorti d'une bourse de 5000 \$.

Les invités annoncés
à la dernière minute

Des invités de marque ont annoncé à la dernière minute leur présence au Salon. Tout d'abord, **Emmanuel Carrère**, qui, à 37 ans vient de remporter le Prix Femina pour son roman *Classe de Neige*: il sera à la Place Bonaventure samedi et dimanche, de 15h à 16h. Les amateurs de bandes dessinées ne seront pas en reste puisqu'ils pourront serrer la pince de **Janry**, le dessinateur de Petit et du Grand Spirou, ce Spirou qui dans le dernier album, *Luna Fatale*, vient de donner son premier bisou (séances de signature de Janry samedi de 13h à 15h, 18h à 19h30, dimanche de 14h à 16h, 19h à 20h et lundi de 14h à 15h et 19h à 21h). Le père de Thorgal, **Gergor Rosinski** sera sur place samedi de 11h à 12h30, de 15h à 17h30, de 20h à 21h30, dimanche de 14h à 16h, lundi de 17h30 à 19h30 et mardi de 10h30 à 11h30.

Quelques activités
prometteuses...

À vue de nez, quelques activités promettent d'être particulièrement intéressantes au cours de la fin de semaine. À 13h30 samedi, Gilles Archambault s'entretiendra avec **Marie-Claire Blais** qui vient de rompre sa longue absence avec *Soifs*. À 15h30 le même jour, un atelier d'écriture pataphysique pourrait aussi en amuser quelques-uns. Dimanche, Gilles Archambault s'entretient d'ailleurs avec le pataphysicien et lauréat du prix de l'Humour noir en 1986 **Michel Bénabou**.

...et quelques auteurs courus

■ **Margaret Atwood** (La Pleine Lune): samedi de 11h à 12h, lundi de 15h à 16h, mardi de 13h à 14h.
■ **Ying Chen** (Leméac/Actes Sud), finaliste pour le prix Femina 1995: samedi de 16h à 17h et de 19h à 21h.
■ **Dominique Demers** (Québec/Amérique): dimanche de 12h30 à 14h, lundi de 13h à 15h.
■ **Michel Tremblay** (Leméac/Actes Sud): samedi de 14h à 16h, de 19h à 21h, dimanche de 14h à 16h, lundi de 19h à 21h
Louise Leduc

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un étonnant prix
du Gouverneur généralLES OISEAUX DE SAINT-JOHN PERSE
Nicole Houde
Éditions de la Pleine Lune, 1994
197 pages

Le plus grand prix littéraire canadien vient d'être décerné au sixième roman de Nicole Houde, le consacrant comme le meilleur roman de l'année passée. Le meilleur?

Ne l'ayant alors pas proposé aux lecteurs du *Devoir*, serais-je passé à côté d'un grand livre? Je me pose la question, sans envie polémique ni trop d'états d'âme. J'ai assez fréquenté les jurys pour éviter de faire ici quelque procès que ce soit. Leurs décisions, toujours difficiles, ne correspondent pas pour autant à la pure mécanique des intérêts, comme le voudraient certains analystes sim-

plistes de l'institution littéraire. Et les livres vont leur chemin qui n'est pas forcément celui que balise la critique ou les honneurs ponctuels. L'histoire et la théorie récente de la réception littéraire le démontrent assez. Je retourne donc à ce livre peut-être injustement négligé. Quel en est le projet? Il se donne, rapidement, dès le début. On y voit José, une auxiliaire familiale de 40 ans débarquer, rue Laurier, chez un vieux couple. L'envoyée du CLSC (centre local de services communautaires) a la responsabilité de les préparer à déménager dans un de ces «manoirs de l'âge d'or», comme on dit, à coup de métaphores moisis, pour désigner les mouroirs aux tons pastel où de vieux enfants retrouvent la couche. Estelle (82 ans) et Maurice (92) sont effectivement en «perte d'autonomie». Ils ne se retiennent plus, comme on dit encore, plus brutalement.

De fait, ce sont d'abord leurs obsessions qu'ils relâchent, vivant au



JACQUES ALLARD

mepris du présent et du dehors, d'avril à septembre 1990. Ils s'acharment à rêver la vie qu'ils n'ont pas eue. Estelle, l'hôtesse du Seignior Club de Montebello a tout de même fini par fréquenter les grands de Hollywood, à défaut de devenir une vedette de cinéma. Elle a même correspondu (croit-elle) avec la princesse Grace de Monaco. Maurice, le pianiste du bar aurait aussi été compositeur et interprète à New York et Berlin.

Les livres
vont leur
chemin qui
n'est pas
forcément
celui que
balise
la critique

Et puis, Dieu est responsable de tout. Elle le déteste lui et ses «fils monstrueux» qui lui apparaissent fréquemment. Dieu ne lui a-t-il pas ravi presque tous les siens, surtout le bel Antonio de ses 16 ans, le fameux patineur de Bonaventure? C'est pourquoi, tous les soirs, à 19h30, elle lance un verre d'eau sur l'image divine du calendrier de 1928 accroché au mur. Lui, bien au contraire, praticien du chapelet quotidien, il ne vit que pour recevoir du divin Maître ce qui lui est dû. Fixé maladivement sur la mort de son frère Adrien, le grand amour de sa vie et sur le mystère de ses origines (fils de chanoine), il a toujours «respecté» celle qu'il a épousée tardivement. Les deux s'entendent toutefois sur le rite journalier de la «liste»: ils font l'inventaire des morts rapportés dans les journaux, détaillant les faits, les personnalités, les gestes et même les adresses. Montréal et le monde

ne sont-ils pas en guerre? C'est dans cet univers délirant, remarquablement observé, qu'est entrée José, dont la propre vie stagne depuis 25 ans, depuis ce jour de juillet 1965 où son père est mort d'apoplexie, à 45 ans, dans un hôpital de Sept-Îles. C'est lui qu'elle cherche à reconnaître dans les vieillards de la rue Laurier. Elle l'appelle Melquiades, en souvenir du fabuleux gitan, l'alchimiste de Macondo, dans *Cent ans de solitude* (Gabriel Garcia Marquez, Seuil 1968).

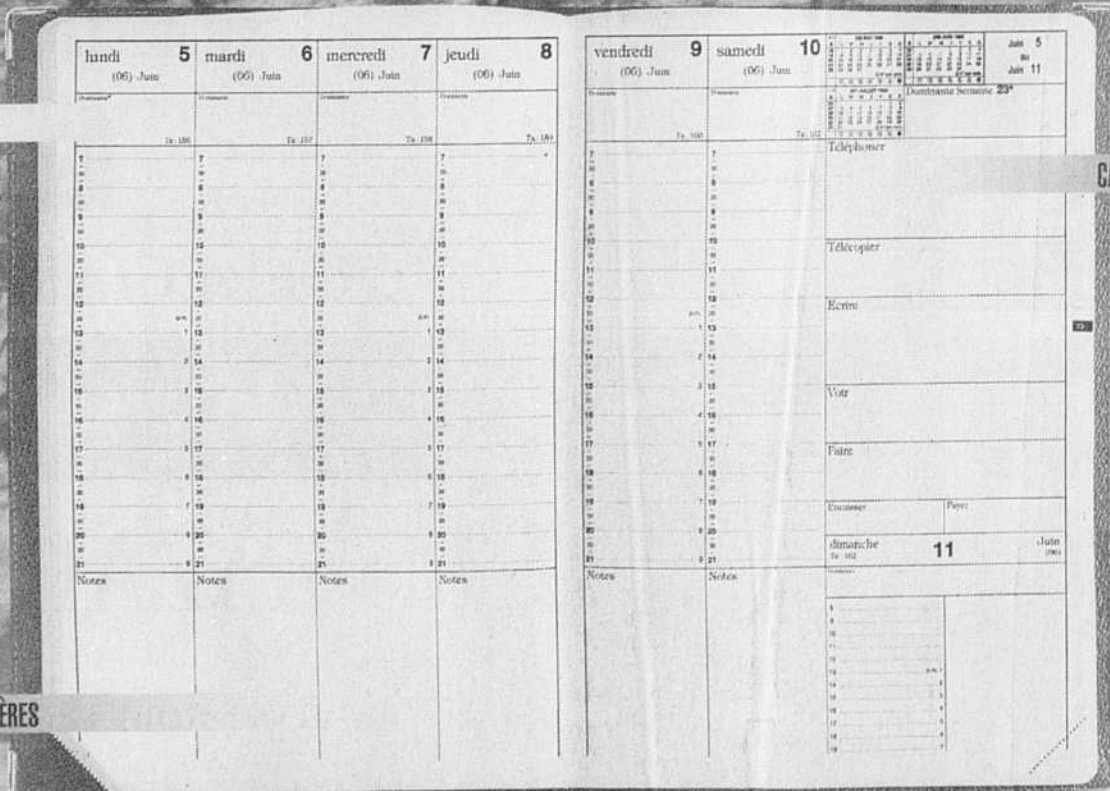
L'ennui, c'est que ce contrepoint personnel, annoncé dès le premier chapitre, ne réussit pas à s'installer de façon convaincante dans le reste du roman. Il ne reviendra, et de façon trop allusive, qu'à cinq reprises avant de constituer l'épilogue du roman. Résultat: le projet romanesque ne se réalise pas. Et la crédibilité de cette narratrice si mal connue en souffre. Exemple: je ne comprends pas bien, qu'elle assiste le suicide final d'un malade (Estelle), en emmenant en canot au large de Bonaventure. Je ne vois pas davantage le rapport du père (même s'il est un grand lecteur) au Melquiades de Marquez. La défroque est trop grande pour lui. Idem pour le renvoi aux oiseaux de Saint-John Perse: il n'est qu'un commentaire sur le destin (qui serait singulier?) des deux vieux «oiseaux» de la narratrice. Voilà du pur paratexte. Du décor textuel.

Le commentaire de la narratrice se trouve curieusement aussi faible dans la narration. À travers des pages, souvent touchantes de réalisme, se glisse une grandiloquence, une étonnante abstraction pseudo-poétique encore plus dérangeante à la seconde lecture. Dommage. Il est ainsi des livres que l'on voudrait aimer sinon consacrer. Surtout quand l'on pense à quelques forts titres de l'an passé où la maîtrise esthétique est patente: *Choses crues*, *Betsi Larousse*, *Frontières* ou *Tableaux d'Amérique*, *Noces de sable*, *La Vie provisoire...*

CAROLE FRÉCHETTE
LES QUATRE MORTS DE MARIE120 p.
14,95 \$

Prix du Gouverneur général 1995

LES HERBES ROUGES/THÉÂTRE

L'AGENDA PLANNING®
QUO VADIS EST UNIQUE

DOMINANTE®

CASES SPÉCIALES

NOTES JOURNALIÈRES

Créé par QUO VADIS,
l'Agenda Planning® présente
un système clair, fonctionnel,
facile à utiliser pour une
gestion personnalisée
du temps.

Avec ses cuirs sélectionnés la gamme
QUO VADIS joue la séduction pour vos cadeaux d'affaires.

AVEC LA TRILOGIE :

"DOMINANTE"® DU JOUR,

CASES SPÉCIALES HEBDOMADAIRES,

NOTES JOURNALIÈRES;

d'un seul coup d'œil votre
semaine est organisée.

LEADER MONDIAL DE L'AGENDA

243, avenue Dunbar, Montréal (P.Q.) H3P 2H4
Tél.: (514) 342-3919 — 1-800-361-5546
Fax: (514) 342-7877 — 1-800-361-3070

quo
vadis

NUIT BLANCHE ÉDITEUR



PRÉSENTE

le tout nouveau livre
de Fernand Dumont
L'avenir de la mémoire
97 p. 11,95 \$



le plus récent essai
de Jacques Pelletier
Le poids de l'histoire
Littérature, idéologies, société
du Québec moderne
346 p. 23,95 \$

- *Il était cent fois La Corriveau*, anthologie de Nicole Guilbault
193 p. 20,95 \$
- *Les 100 films québécois qu'il faut voir*, d'Yves Lever
285 p. 12,95 \$
- *Armes, larmes, charmes...*, sous la direction de Paul Bleton
293 p. 24,95 \$
- *Le naufrage de l'Université et autres essais d'épistémologie politique*
de Michel Freitag
302 p. 23,95 \$
- *La logique de l'impossible. Aspects du discours fantastique québécois*,
de Michel Lord
361 p. 23,95 \$
- *La discursivité*, sous la direction de Lucie Bourassa
258 p. 21,95 \$

EN RAPPEL

5 000 exemplaires
vendus

*La chanson québécoise
de La Bolduc à aujourd'hui*
Anthologie
de R. Chamberland et A. Gaulin
595 p. 181 chansons 15,95 \$



Un don
pour l'amour
des enfants

FONDATION DE
L'HÔPITAL SAINTE-JUSTINE

3175, Côte Sainte-Catherine, Montréal (Qc) H3T 1C5
Tél.: (514) 345-4710

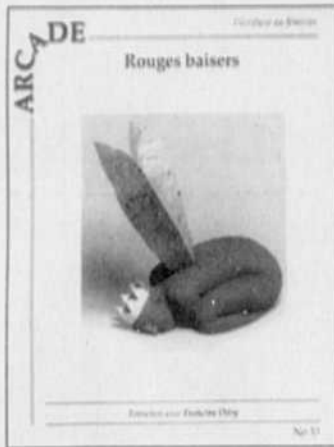
LIVRES

POÉSIE

Écrire au féminin

Entrevue avec Claudine Bertrand, directrice de la revue *Arcade*, qui fête ses 15 ans

MARIE-CLAIRE GIRARD



drées et on a pu lire des créations autrement vouées au silence.

Lieu d'échanges, de rencontres et d'appartenance, la revue *Arcade* ne serait pas ce qu'elle est sans Claudine Bertrand. Incapable de vivre sans fébrilité, ce dynamisme fait femme a conduit de front mille autres projets, dont le moindre n'est pas d'avoir publié une dizaine de recueils de poésie (le dernier, *Une main contre le délire*, vient de paraître aux Éditions du Noroît). Et tout ce qu'elle a fait pour la diffusion de la poésie nous fait regretter que Claudine Bertrand n'ait pas fait carrière dans les relations publiques culturelles, capable de susciter les étincelles comme elle l'est. Mais il n'est pas question qu'elle se consacre à une seule chose: elle s'éteindrait comme une bougie à son dernier souffle.

Claudine Bertrand appartient plutôt à la catégorie des *spotlights*, mais la chaleur et la lumière qu'elle projette ne dissimulent pas complètement la fragilité et la vulnérabilité que l'on ressent à la lecture de sa poésie. Il y a chez elle une nécessité qui allie le besoin de défoncer les portes et de convaincre la terre entière de la nécessité du poème en même temps qu'une soif insatiable de solitude pour aller explorer les méandres de

Qu'il me suffise de dire que l'action se déroule en Italie pendant la Seconde Guerre mondiale et qu'elle se termine à la Libération. Il n'y est point question de faits d'armes, d'idéaux, de courage. On vit à ras de terre, se débrouillant comme on peut avec la réalité de tous les jours qui est celle des bombardements, du rationnement.

On est en plein fascisme. L'enfant est un *babilla*, c'est-à-dire qu'il est vêtu à la façon des écoliers enrôlés d'office dans les cérémonies en hommage au Duce. Olmi n'a pas jugé bon de créer un personnage ou deux qui lutteraient contre cet oppresseur. Les Milanais et les paysans que nous montre Olmi font partie de ceux qui subissent leur destin. Ils ne le gouvernent pas.

C'est sur ce fond de tragédie qu'a lieu l'éveil d'une sensibilité. Dans une interview reproduite en postface du roman, Olmi cite une phrase de Truffaut qui éclaire son projet: «Ce qui est beau chez les adolescents, c'est que lorsqu'ils font quelque chose, ils la font toujours pour la première fois.»

Le jeune narrateur découvre sous nos yeux la fragilité de la vie, son inestimable valeur; il découvre le monde de la sensualité. Alors que cette réalité est toujours traitée avec lourdeur par les mauvais écrivains dont on entend les sabots cent pages à l'avance, Olmi termine ainsi son roman: «A présent, je sentais qu'un soir très proche, une heureuse occasion se présenterait à moi d'éprouver l'émotion la plus attendue de la vie.»

Rien dans ce livre ne relève de la vulgarité des sentiments. L'anecdote — et il y en a un bon nombre dans cet *Enfant de faubourg* — n'est jamais donnée pour autre chose qu'elle n'est. Est-ce notre faute si la vie en son début se passe dans l'insouciance dans le meilleur des cas. Plus tard viendra le temps des regrets et de la nostalgie.

LES PETITS BONHEURS

Un petit livre qui parle au cœur



GILLES ARCHAMBAULT
ENFANT DE FAUBOURG
Ermanno Olmi, Traduit de l'italien par Claude Bonnafont
Collection 10/18, 192 pages.

D'Ermanno Olmi on connaît surtout l'œuvre cinématographique. *Il Posto* et *L'Arbre aux sabots*, par exemple. Ses films ont à voir avec l'observation sociale.

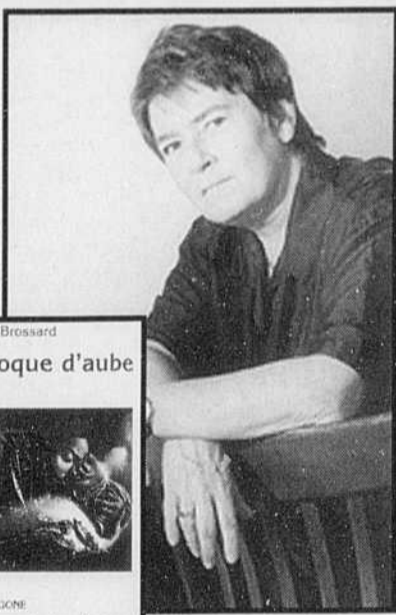
Olmi aime scruter les faits et gestes des petites gens. Écrivain, il choisit le même terrain d'analyse, mais opte pour la pudeur la plus absolue. *Enfant de faubourg* raconte le passage de l'enfance à l'adolescence d'un jeune Milanais.

Rarement récit de ces années si problématiques de nos vies aura été mené avec autant de gravité. Le quinquagénaire qui revoit le passé n'oublie jamais que dans les petites actions de cette période-là se joue l'avenir. Par de petites touches expertes, et inspirées par un amour des êtres et de la vie, Olmi nous fait entrer dans un monde où rien d'important ne se passe que la tendresse installée entre les membres d'une famille et d'une communauté.

Raconter l'intrigue de *Enfant de faubourg* risquerait de détourner l'intérêt du lecteur éventuel. Or mon but est tout autre. Je souhaite qu'on aille vers ce petit livre apparemment simple mais qui parle au cœur.

l'Hexagone au Salon du livre #429

Nicole Brossard
Baroque d'aube
Roman
272 p., 22,95 \$



Déjà sur la liste des best-sellers

Ce nouveau roman pourrait être pour beaucoup, jusque-là rebelles devant le défi lancé à la lecture, la porte enfin grande ouverte sur une des entreprises majeures de la littérature québécoise.

Jacques Allard, *Le Devoir*

Baroque d'aube est une œuvre d'une grande beauté poétique, généreuse, accessible. La langue fait corps avec la lumière, les odeurs et les silences marins. Sons et sens deviennent complices inséparables.

Rita Painchaud, *Le Sabord*

C'est puissant! Vous êtes en état d'apesanteur!

Laurent Laplante, *Indicatif présent, Radio-Canada*

La singularité d'un écrivain peut en dire long sur notre monde.

Pascale Navarro, *Voir*

Le nouveau roman de Nicole Brossard constitue un événement littéraire.

Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

Un livre multiple.

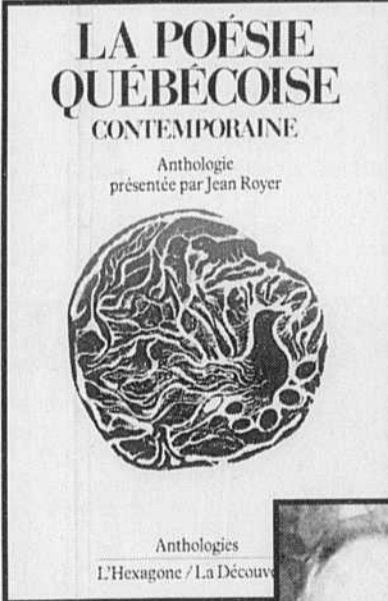
Hervé Guay, *Midi-Culture, Radio-Canada*

Venez rencontrer nos auteurs

Denise Pêrusse
Nicole Brossard
Patrick Cady
Paul Chamberland
Madeleine Monette

Robert Baillie
Yolande Villemaire
Serge Patrice Thibodeau
Pierre Perrault
Gaston Miron

Un best-seller de la poésie



Jean Royer
La poésie québécoise contemporaine
256 p., 19,95 \$

Nouvelle édition

Une anthologie exemplaire
«Un cadeau à notre culture.»

Claude Paradis, *Nuit blanche*

«Cette anthologie, je n'hésite pas à le dire, éclipe sans aucun doute possible toutes les autres dont on peut disposer. De quelque point de vue qu'on l'examine, elle est une réussite exceptionnelle. Elle sera longtemps indispensable.»

Robert Melançon, *Radio-Canada FM*

1995

Grand Prix du livre de Montréal

Fernand Dumont



RAISONS COMMUNES

La Ville de Montréal félicite

M. Fernand Dumont pour son essai exceptionnel.



Ville de Montréal

TOUT SUR L'ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE

CRIMINOLOGIE

La Détenation provisoire
Volume 28, no 2 (11\$)
Des personnes sont gardées en prison avant le prononcé de leur culpabilité. Quels sont les problèmes que soulève une telle situation?

CIRCUIT

Musique actuelle?
Volume 6, no 2 (16\$)
Qu'appelle-t-on musique actuelle? Des spécialistes donnent leurs points de vue.

PRIX DE LA REVUE ÉTUDES FRANÇAISES ET DE LA FRANCOPHONIE 1995

Introduction à une Poétique du Divers
Édouard Glissant, 108 pages, (14,95\$)
Essai portant sur les notions d'identités, de cultures et de langages.

META

La traduction, qu'est-ce à dire?
Volume 40, no 3 (12,50\$)
Que sait-on de la traduction? Faut-il se résoudre à ce que la pensée de la traduction soit soumise à une règle d'indétermination?

SOCIOLOGIE ET SOCIÉTÉS

Une nouvelle morphologie sociale
Volume 27, no 2 (18\$)
L'étude de la morphologie sociale éclaire les changements sans précédent qui affectent nos sociétés depuis trente ans.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
2910, boul. Édouard-Montpetit
Montréal, (Québec) H3C 3J7
Tél.: (514) 343-6933 Téléc.: (514) 343-2232

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 1995
DIFFUSION PROLOGUE - STAND 013

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Francophonie et créolophilie ou comment penser la mondialisation



ANTOINE ROBITAILLE

INTRODUCTION À UNE POLITIQUE DU DIVERS
Édouard Glissant
Presses de l'Université de Montréal
1995, 106 pages

LA MANGUE ET LA POMME, VOYAGES EN FRANCOPHONIE
Michel Guillou, John Libbey Eurotext
coll. Fureur de dire
Paris, 1995, 150 pages

À moins deux hypothèses circulent quant au futur visage idéologique du monde. La première: après la guerre froide et son opposition «capitalisme contre communisme», nous entrons dans l'ère de l'intégrisme contre la «macdonaldisation». La seconde hypothèse a des aspects à la fois rassurants et inquiétants: le monde ne connaîtrait plus de division idéologique binaire. Nous serions dans l'ère de la complexité. Les lignes de clivages seraient, pour longtemps, multiples. D'où l'impression du désordre mondial actuel, auquel on s'habituerait peut-être.

Comme souvent, chaque hypothèse recèle probablement une part de vérité. Pour l'instant, cette indétermination ouvre la porte à plusieurs façons de penser le monde qui s'en vient et principalement la relation entre la mondialisation et les identités.

Planète créole
Une tentative a récemment été faite par l'écrivain martiniquais Édouard Glissant. L'auteur, Prix Renaudot 1958, a réuni dans un court recueil *Introduction à une poétique du divers*, une série de conférences prononcées l'hiver dernier à Montréal.

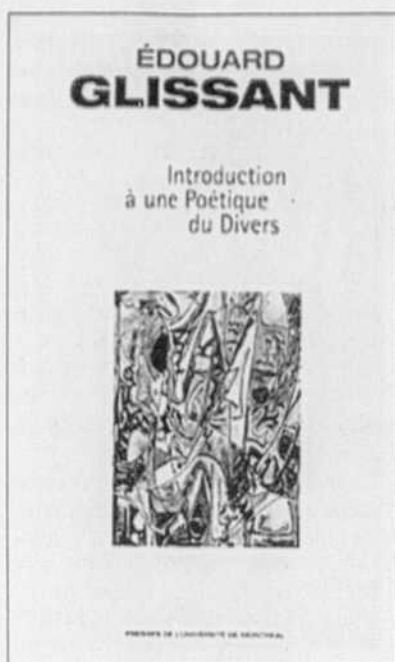
La publication a obtenu le prix de la *Revue des Études françaises* et, j'insiste, de la Francophonie. Ironie! L'auteur, au détour d'une phrase, laisse tomber: «Je n'ai jamais pu accepter la sorte de vague ralliement qu'est la francophonie». Mordrait-on la main qui nous prime?

Oui. Et il y a ici davantage qu'une simple anecdote. Car les réticences de Glissant face à la francophonie (qu'il ne développe nullement dans son texte, au demeurant) découlent logiquement d'une vision qui se méfie de tout mouvement de protection et de défense culturelle.

Pourquoi? Parce que Glissant assimile le phénomène actuel de mondialisation à celui qui a donné naissance aux cultures créoles. La créolisation, selon Glissant c'est tout mélange totalement imprévisible d'éléments extrêmement hétérogènes. Et il insiste: «La créolisation est imprévisible, alors que l'on pourrait calculer les effets d'un métissage.»

Pour Glissant, le développement de toute culture humaine répond à une logique semblable à celle qui a donné naissance à la culture créole. La langue en est l'exemple central: «quand on étudie raisonnablement les origines de toutes langues données, dit-il, y compris de la langue française, on s'aperçoit que presque toute langue à ses origines est une langue créole.»

Car il y a toujours eu métissage, mélange de cultures. Mais ces mouvements échappaient jadis à la conscience. L'abolition, dans la modernité, des «plages temporelles» durant lesquelles se produisaient



tranquillement les mélanges culturels a eu un effet considérable: elle donne l'impression qu'à notre époque, des cultures, phénomènes fixes, s'affrontent.

La mondialisation, à l'heure actuelle, c'est, en somme, la redécouverte du mouvement culturel. Glissant dit en définitive que «nous sommes tous des immigrants, tous des créoles». Seulement, il y a ceux qui le sont depuis longtemps et les autres «arrivés» récemment. Pour les premiers, l'impression est que leur culture a toujours été telle et doit le rester. Dans cet esprit, «si je vais à la rencontre de l'autre, écrit-il, alors je ne suis plus moi-même, et que, si je ne suis plus moi-même, je suis perdu!».

La mondialisation, aux yeux de Glissant, n'est pas nécessairement synonyme d'homogénéisation. Au contraire, elle pourrait bien mener à une rediversification du monde, surtout si l'on réussit à changer le récit poétique fondamental afin de l'ouvrir à la diversité et aux rela-

tions entre les différences. Il plaide donc pour une poétique nouvelle qui viendrait remplacer les vieux récits (*Iliade, Odyssée, Chanson de Roland*, etc.) empreints des idées de la culture «atavique»; qui se croient pourvue, selon sa métaphore végétale, d'une racine unique. Pour ce faire, il nous invite à nous ouvrir à ce qui est composite dans nos propres cultures, à leurs racines «rhizomes», qui s'étendent à la rencontre d'autres racines.

Mais si la culture est composite, lutter pour sa protection, comme on le fait au Québec, ne va-t-il pas à contre-courant du mouvement, somme toute bénéfique, vers le mixage des cultures?

Glissant, bien qu'il célèbre les mouvements d'échanges et de relations, a profondément conscience que le dialogue n'est plus possible si le monde n'est fait que du même. Dans cette optique, il peut accepter une forme de résistance culturelle. Mais, ajoutez-t-il, «on ne sauvera pas une langue du monde en laissant mourir les autres». Bref, tout ce qui est diversité ne doit pas être «étranger au combat que je mène pour ma différence».

Francophonie et «résistance»

Michel Guillou, recteur de l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française (AUPELF), serait sûrement plus centré que Glissant dans sa résistance à l'homogénéisation: pour lui, c'est le français d'abord.

Son livre *La Mangue et la Pomme, voyages en francophonie*, se situe dans une catégorie très différente de celui de Glissant. On est ici dans l'essai «institutionnel», qui s'apparente à un rapport gouvernemental. Mais, sous-jacentes, se trouvent les mêmes questions dont traite Glissant.

Le propos de Guillou sur la francophonie recoupe plusieurs thèmes du dernier livre de Jean-Louis Roy, *Mondialisation et culture, la médiation francophone*. Entre autres: l'idée que «notre monde, aujourd'hui de plus en plus libéral, voire ultra-libéral, a besoin de regroupements pour promouvoir le pluralisme, préserver la diversité culturelle, renforcer les identités nationales, éviter la dilution».

Dans ce contexte évidemment, la Francophonie est présentée comme une voie intéressante, qui proclame, écrit Guillou, «qu'à côté des libertés politique et individuelle, une autre forme de liberté est indispensable: la liberté culturelle».

Voilà sans doute le défi du prochain siècle (si ce n'est de l'éternité): trouver des formules pour concilier les différences avec les grandes idées universelles, comme la démocratie et les réalités internationales (le marché mondial). Bref, la réponse de Guillou est institutionnelle et celle de Glissant, poétique.

Et nous avons sûrement besoin des deux.

REVUE DES REVUES

Les revues littéraires québécoises occupent un stand au Salon du livre de Montréal. Malgré l'exiguïté du paysage québécois, quelques revues tirent bien leur épingle du jeu: *les écrits* s'apprête à fêter son 41^e anniversaire, *Estuaire* et *Voix et Images* approchent de la vingtaine, *Nuit Blanche* a maintenant treize ans. *Arcade*, «la revue de l'écriture au féminin», célèbre ses quinze ans (voir l'article de Marie-Claire Girard en page D9). Voici un aperçu de quelques-uns de ces périodiques.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR



VOIX ET IMAGES

Voix et Images, une revue scientifique qui se consacre surtout à la littérature québécoise, s'apprête à fêter ses vingt ans d'existence. Son numéro d'automne présente un dossier de Gilles Hénault, ce poète qui a remporté en 1993 le prix Athanase-David. Une entrevue avec le poète et un texte inédit viennent s'ajouter à une série d'analyses littéraires écrites par des chercheurs universitaires. Aussi, *Voix et Images* se penche sur la quête identitaire d'Yves Navarre, romancier et dramaturge français. Il avait remporté en 1980 le prix Goncourt pour *Le Jardin d'acclimatation* et avait livré pendant un an ses carnets dans *Le Devoir*. Celui qui a séjourné deux ans au Québec devait se donner la mort en 1994.



LES ÉCRITS

Dans son prochain numéro, qui sortira en décembre, *les écrits* publiera *Masques à la dérive*, un extrait du prochain roman de Sergio Kokis. Madeleine Gagnon, elle, y présentera quelques-uns de ses poèmes. Le numéro présentement en kiosque des écrits donne la parole à Christian Mistral qui y signe une lettre à sa mère, datée du 3 décembre 1994 depuis le centre de pré-

vention Parthenais. Mistral revient sur le thème de sa souffrance et de la persécution dont il est victime. «Je m'en tirerais mieux si l'on me soupçonnait d'avoir cambriolé des banques à la pointe du fusil.» Mistral, condamné trois fois pour voies de fait sur des femmes, profite de cette tribune pour clamer une fois de plus son innocence.

CONJONCTURES

Conjonctures consacre son numéro d'automne à l'Algérie, écrit principalement par des Algériens résidant au Québec ou en Ontario. Autour d'un texte plus politique sur les rencontres à Rome en janvier 1995 entre huit partis algériens d'opposition s'articulent des dossiers plus particuliers comme le hijab, la révolte de la jeunesse algérienne, etc.

LES SAISONS LITTÉRAIRES

Le numéro d'équinoxe d'automne coïncide avec le premier anniversaire de la revue littéraire fondée par la maison Guérin. Son fondateur, Marc-Aimé Guérin y met comme à son habitude son grain de sel dans les premières pages, cette fois pour critiquer vertement l'œuvre de Michel Tremblay. Suivent deux autres essais, 17 œuvres de fiction et une quinzaine de pages de poésie.

L'ACTION NATIONALE

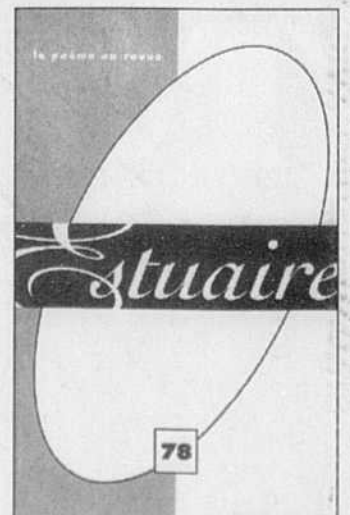
L'Action nationale consacre la moitié de son numéro de novembre à un hommage à Gérald Godin. Pierre Vadeboncoeur, Nicole Brossard et Gaston Miron comptent parmi ceux qui témoignent de leur amitié et leur admiration pour le poète décédé l'an dernier. Pour le reste, quelques textes presque périmés parce que sortis avant le résultat du 30 octobre, tel celui sur le choix de la monnaie d'un Québec indépendant. Certaines autres analyses survivent bien au vote du 30 octobre, notamment celle intitulée «Le vieillissement est-il un obstacle au projet de souveraineté?» et une autre sur l'intégration des Néo-Québécois par l'intermédiaire de l'enseignement de l'Histoire. Le numéro de décembre reviendra davantage sur le référendum, notamment par une recension de trente pages signée par le directeur de *L'Action nationale* Rosaire Morin qui s'est amusé à réunir les déclarations étonnantes ou insultantes entendues pendant la campagne référendaire, de même que les articles du Canada-anglais qui l'ont irrité.

NUIT BLANCHE

Le numéro d'hiver de *Nuit Blanche* sera consacré à la littérature franco-ontarienne et à ses gros canons: le dramaturge Jean-Marc Dalpé, le poète Patrice Desbiens, le romancier Daniel Poliquin. Le dossier a été écrit en majorité par des collaborateurs franco-ontariens. Au sommaire également, hors dossier: les propos de Lise Bissonnette sur George Sand, un article consacré à Hubert Reeves et un retour sur l'œuvre d'Eugène Ionesco. Dans son dernier numéro, *Nuit Blanche* s'est refait une toilette visuelle, en bicolore. La revue, qui a pignon sur rue à Québec, en est à sa treizième année d'existence.

MOEBIUS

Le numéro 66 de *Moebius* reprend les textes des *Contes urbains*, aussi bien ceux qui ont été joués au Théâtre La Licorne en décembre 1994 que ceux qui le seront ce décembre. Les auteurs de la cuvée 1995: Yvan Bienvenue, Claude Champagne, Plume Latraverse, Léo Lévesque, Jean-Marc Dalpé et Christine Germain.



ESTUAIRE

Comme en 1985, *Estuaire* y va encore d'une anthologie de la poésie acadienne. Ont contribué à ce numéro trois lauréats du prix France-Acadie France Daigle, Dyane Léger et Serge Patrice Thibodeau et deux récipiendaires du prix du gouvernement du Nouveau-Brunswick, Herménégilde Chasson et Gérald Leblanc.

CONCOURS

Sous la couverture
Dimanche à 16h



LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er} prix Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de **swissair**

2^e prix Deux bons d'achats: **1000\$ Chez Champigny** **1000\$ Chez RENAUD-BRAY**

3^e prix Les "best-sellers" de l'année offerts par les éditeurs et remis par

aussi chaque semaine, un gagnant recevra 4 ouvrages présentés lors de l'émission... et un abonnement à la revue littéraire **Lettres québécoises**

Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission

Sous la couverture, le dimanche à 16 h

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à:
Concours Sous la couverture - Le Devoir
a/s Journal le Devoir, 2050, rue De Bleury, 9^e étage,
Montréal, (Québec) H3A 3M9

20-4593-17
Les règlements de ce concours sont disponibles au journal Le Devoir.

Librairie Garneau
3050, boul. Portland, Carrefour de l'Estrie, Sherbrooke (Québec)
Gagnant(e) de cette semaine:
Mme MARCELLE TREMBLAY DESROCHERS
Ste-Foy (Québec)

SRC Télévision
LE DEVOIR

Réponse _____
Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____
Téléphone (Bur.) _____ (Rés.) _____ (Télec.) _____ 2204

BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ
LIBRAIRIE LE FURETEUR

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU, Micheline Lachance — éd. Québec/Amérique
2. LE CANTIQUE DES PLAINES, Nancy Huston — éd. Babel
3. LA NUIT DES PRINCES CHARMANTS, Michel Tremblay — éd. Leméac/Actes Sud
4. MAMAN LAST CALL, Nathalie Petrowski — éd. Boréal

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. INUIT - LES PEUPLES DU FROID, Georges-Hébert Germain — éd. Libre-Expression
2. JAMAIS SEULS ENSEMBLE, Jacques Salome — éd. de l'Homme
3. PLEURURES, Jean Lapointe — éd. de l'Homme

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE COULOIR DE LA MORT, John Grisham — éd. Robert Laffont
2. LE HUSSARD SUR LE TOIT, Jean Giono — éd. Folio Plus
3. SUR LE BORD DE LA RIVIÈRE PIEDRA..., Paulo Coelho — éd. Anne Carrière
4. LA CLASSE DE NEIGE, Emmanuel Carrère — éd. P.O.L.

ESSAIS ÉTRANGERS

1. L'ÉTAT DU MONDE - 1996, Collectif — éd. La Découverte
2. LEÇONS DE VIE DE LA PROPHÉTIE DES ANDES, James Redfield — éd. Robert Laffont
3. LA PROPHÉTIE DES ANDES, James Redfield — éd. Robert Laffont

LIVRE JEUNESSE

1. CYRUS, Christiane Duchesne et Carmen Marois — éd. Québec/Amérique

LIVRES PRATIQUES

1. LE GUIDE GOURMAND 96, Josée Blanchette - éd. de l'Homme
2. LE GUIDE DE L'AUTO 1996, Denis Duquet - éd. de l'Homme

COUP DE COEUR

1. UN CITADIN À LA CAMPAGNE, Jean Provencher — éd. Boréal

615, avenue Victoria Saint-Lambert Tél.: 465-5597

LIVRES

Le tour du monde en 18 volumes

Larousse lance une grande encyclopédie pour les jeunes

ENCYCLOPÉDIE DES JEUNES DE LAROUSSE
Cinq premiers tomes : Les plantes et les animaux, Les religions, L'univers, L'atlas des pays du monde, La découverte de la Terre

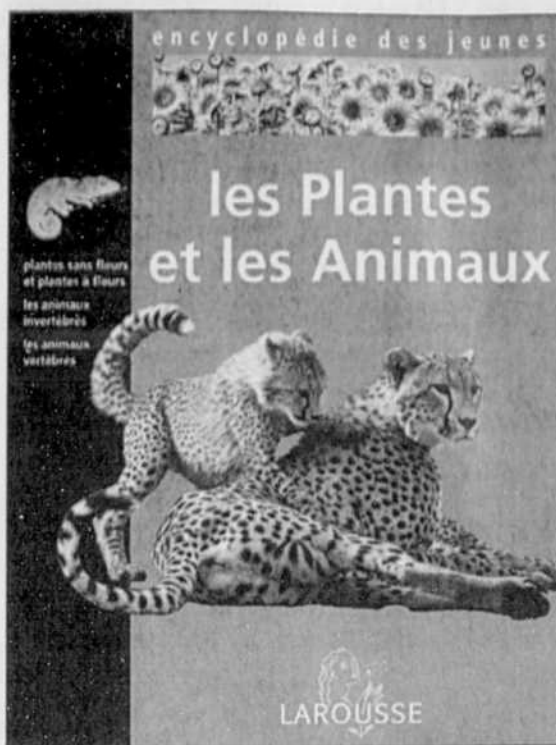
CAROLE TREMBLAY

Quand on était petit et qu'on avait un devoir à faire sur la vie des fourmis rouges ou l'industrie laitière en Australie, on savait toujours où trouver l'information. Dans la bibliothèque familiale, coincée entre l'almanach du peuple et le livre de cuisine de Jehanne Benoit, trônait l'encyclopédie Rouge et or pour la Jeunesse, prête à nous révéler tous les secrets de l'univers.

Ce n'est plus aussi simple pour les enfants d'aujourd'hui. Les pauvres petits ont maintenant le choix entre des centaines d'ouvrages de référence plus attrayants les uns que les autres. Seulement chez Gallimard, il existe au moins une douzaine de collections de «documentaires». Mais si on peut trouver des livres sur tous les sujets, peu d'éditeurs conçoivent leurs collections dans une optique encyclopédique, c'est-à-dire avec une volonté clairement affichée de synthétiser l'ensemble des connaissances humaines.

C'est cette lacune que veut combler Larousse avec sa nouvelle Encyclopédie des jeunes, une série thématique destinée aux 10-15 ans. Les cinq premiers tomes viennent de paraître. Ils portent sur «L'univers», «La découverte de la terre», «Les religions du monde», «Les plantes et les animaux» et «L'atlas des pays du monde». Treize autres volumes s'ajouteront d'ici 1997 pour un total de 18, cumulant presque 1800 pages.

On est loin du Larousse des jeunes, la dernière encyclopédie jeunesse publiée chez Larousse, il y a maintenant vingt ans. Cet ouvrage en sept tomes, était classé par ordre alphabétique, comme c'était la mode à l'époque. Mme Claude Naudin, l'instigatrice du nouveau projet d'encyclopédie, de passage à Montréal dans le cadre du Salon du livre, estime que le classement thématique



est mieux adapté aux jeunes d'aujourd'hui. Malgré tout ce qu'on dit, aujourd'hui les jeunes en savent plus que ceux d'autrefois. Grâce à la télévision, ils connaissent un peu de tout: un peu de science, un peu sur les autres pays, un peu sur les animaux. Ils iront plus volontiers consulter un ouvrage sur un sujet qui les passionne plutôt que de chercher «invertébrés» dans le dictionnaire.

Ce choix éditorial présente cependant des avantages et des inconvénients. D'une part, il prive le lecteur de ce qui faisait le charme des encyclopédies alphabétiques, c'est-à-dire le plaisir de naviguer d'un sujet à un autre, au gré des pages, de découvrir des mots, des sujets dont on ne soupçonnait même pas l'existence. De plus, il ne permet pas à Larousse de se démarquer vraiment de ce qui se fait déjà sur le marché. Chaque volume thématique entre en concurrence avec des ouvrages qui lui ressemblent chez d'autres éditeurs.

Par contre, il est évidemment plus facile de vendre un volume traitant

des plantes et des animaux plutôt qu'un tome allant de A à Z. Avec son encyclopédie thématique, Larousse vise donc à la fois le marché des bibliothèques et des écoles et celui des familles, maintenant plus enclines à acheter les livres à l'unité plutôt qu'en lot de quinze ou vingt.

Pour Larousse, ces marchés s'étendent à tous les pays de la francophonie. Bien qu'elle soit de production entièrement française, l'Encyclopédie des jeunes s'adresse aussi bien aux Suisses, qu'aux Belges et aux Québécois. Mme Naudin précise que des éditeurs de chacun des

ces pays ont été consultés sur le texte final. Elle insiste sur le fait que le contenu est international. Même si Larousse n'a pas travaillé en coédition avec des éditeurs étrangers comme cela se fait beaucoup maintenant, l'éditeur a tout de même de nombreux projets de traduction, notamment avec les pays de l'est et les pays asiatiques.

Le résultat est d'ailleurs digne de l'étiquette Larousse. Chacun des ouvrages est d'abord rédigé par un spécialiste du sujet. Le texte scientifique est ensuite réécrit par un auteur spécialisé dans les ouvrages pour enfants. Il est ensuite révisé par le spé-

cialiste pour être bien sûr qu'aucune erreur ne s'est glissée pendant l'adaptation. Il en résulte un texte d'une clarté exemplaire. Des phrases courtes, simples, allant toujours droit à l'essentiel, transmettent une information rigoureuse.

L'organisation de l'information à l'intérieur de chacun des volumes est un des points forts de cette encyclopédie. Cette organisation des idées est rendue encore plus frappante par la présentation graphique, du sommaire qu'on retrouve au début de chacun des volumes. Tout y est tellement clair qu'il semble que penser le monde soit un jeu d'enfant.

Dans l'ensemble la présentation est attrayante, même si elle n'a rien de révolutionnaire. Chaque tome d'une centaine de pages ne contient pas moins de 400 illustrations couleurs, essentiellement des photos. Un mini-dictionnaire expliquant les mots les plus difficiles est situé sur la gauche de chaque double page.

À l'ère des nouvelles technologies, le projet d'une encyclopédie sur papier peut sembler un peu désuète. Mme Naudin explique qu'un CD-ROM viendra probablement compléter son encyclopédie. On a d'ailleurs déjà commencé à sélectionner les images et les vidéos qui la composeront. Mais l'éditrice croit que le papier n'est pas près de disparaître. D'abord parce qu'il est plus facile de lire un texte imprimé que sur écran. Ensuite parce qu'il existe un plaisir associé au papier que le CD-ROM ne peut offrir. D'après elle, les deux supports vont donc continuer à cohabiter encore longtemps. «Vous savez, il y a des bateaux à moteur et des bateaux à voile», conclut-elle.

la pleine lune rend hommage à **NICOLE HOUDE**

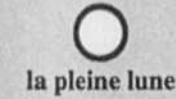


lauréate du **PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL**

pour son roman

Les Oiseaux de Saint-John Perse

Et vous invite cordialement à venir la rencontrer au Salon du livre de Montréal stand 516.



1975-1995 : 20 ans!

LE SEUIL AU SALON

Stand N°646

Séances de signature au Salon du livre de Montréal

LE SAMEDI 18 NOVEMBRE

- de 13 h 30 à 14 h 30 **ALBERT JACQUARD** *La Matière et la Vie*
- de 14 h à 15 h **DENISE BOMBARDIER** *Nos hommes*
- de 16 h 30 à 17 h **HUBERT MINGARELLI** *Le Jour de la cavalerie*

LE DIMANCHE 19 NOVEMBRE

- de 13 h 30 à 15 h **ROBERT LALONDE** *Le Petit Aigle à tête blanche*
- de 14 h à 15 h **DENISE BOMBARDIER** *Nos hommes*
- de 14 h à 15 h **MARCEL BÉNABOU** *Jacob, Ménaïhem et Mimoun. Une épopée familiale*
- de 15 h 30 à 16 h 30 **HUBERT MINGARELLI** *Le Jour de la cavalerie*

Les Éditions du Seuil

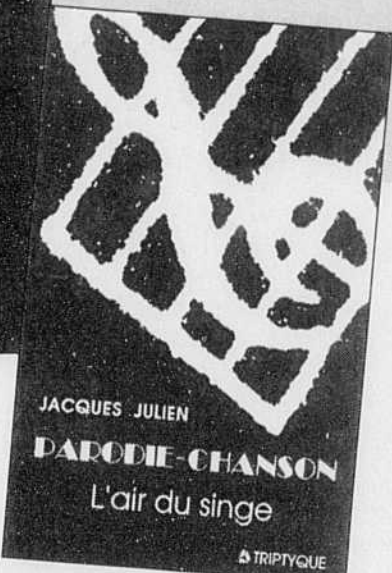


TRIPTYQUE

Téléphone et télécopieur: 597-1666



Jacques Julien
PARODIE-CHANSON
L'air du singe
183 p., 20 \$



Voici un essai sur la parodie dans la chanson populaire de langue française. Sont appelés à témoigner: Léo Ferré, Boby Lapointe, Michel Rivard, Clémence DesRochers, Louise Forestier, Charles Trenet, Les Inconnus, Rock et Belles Orelles, François Pérouse, le Zoo de Québec et bien d'autres. Ils et elles forment un cercle autour de Boris Vian dont l'oeuvre chansonniersse peut enfin sonner librement.

Au Salon du livre de Montréal: stand Prologue #613

ENEZ DÉCOUVRIR NOS NOUVEAUTÉS ET TOUT NOTRE FONDS, plus de 500 titres, au Salon du livre de Montréal



Madeleine Gagnon
LE VENT MAJEUR

Amour, passion et mort. Un univers romantique riche et complexe, qui dit l'incessante quête du bonheur.



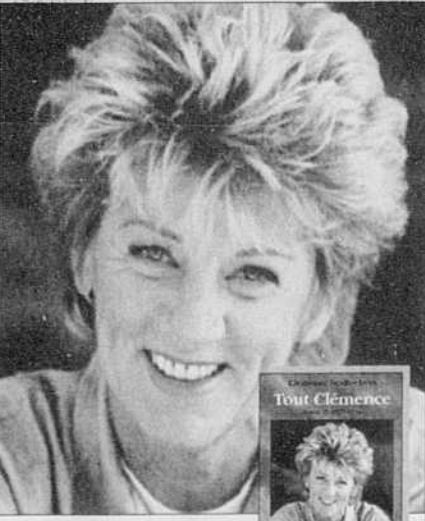
Emmanuelle Turgeon
L'INSTANT LIBRE

Quelques jours dans la vie d'une jeune héroïne. Une descente aux enfers, racontée à la première personne, sans ornement ni artifice.



Roxane Fraser
BAIE JAMES: LE GUIDE TOURISTIQUE

Un premier guide touristique à parler de la culture industrielle blanche - avec les installations d'Hydro-Québec - et de la culture ancestrale crie. Prix Edgar-Lespérance 1995.



Clémence Desrochers
TOUT CLÉMENCE, tome II

Voici le deuxième tome des «œuvres complètes» de Clémence. Des nouvelles, des poèmes, des monologues, du théâtre, des reproductions couleurs, des découvertes et des surprises.



Marc-François Bernier
LES PLANQUÉS
Le journalisme victime des journalistes



Michel Dorais
LA MÉMOIRE DU DESIR
Du traumatisme au fantasme



John F. Conway
DES COMPTES À RENDRE
Le Canada anglais et le Québec, de la Conquête à l'accord de Charlottetown



Alain Fournier
JUSQU'AUX OS!
jeune théâtre



Michel Sarra-Bournet
LE CANADA ANGLAIS ET LA SOUVERAINÉTÉ DU QUÉBEC
Deux cents leaders d'opinion se prononcent



Gabriel Labbé
MUSICIENS TRADITIONNELS DU QUÉBEC (1920-1993)

LE DEVOIR

FORMES

À LA GLOIRE DES LIVRES

«POUR MOI, LA PLUS BELLE CHOSE QUI PUISSE EXISTER, C'EST LE PLAISIR DE LIRE.»

MARTIN TROY ♦ LES ABRITE

«Le monde des bibliophiles est un univers très secret, vous savez. Ce sont des excentriques qui tiennent à rester dans l'ombre. J'en connais un, par exemple, très âgé, qui vit au Texas, mais se fait envoyer les catalogues chez un libraire de Philadelphie, et achète par un autre prête-nom. Même ses enfants, même sa femme n'ont jamais vu sa collection!»

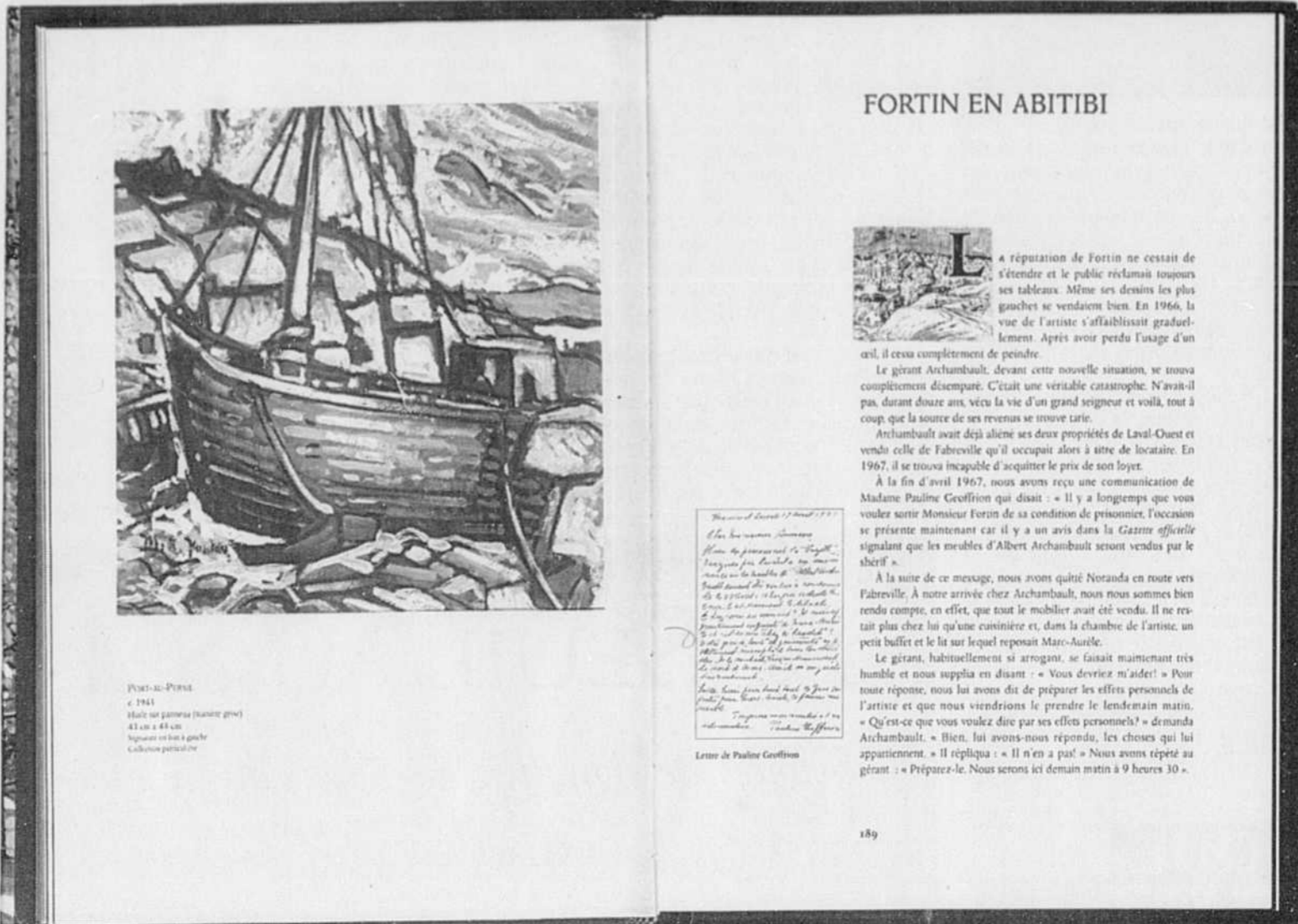
Avec ses 15 000 bouquins sur les serpents et les insectes, le bibliophile Ronald Javitch ne manque pas non plus d'excentricité, mais il est moins cachottier, heureusement. Demain, dans le cadre de la balade en bus proposée par l'Ordre des architectes (départ à 10h à l'Espace Go), il ouvrira même au public les portes de cette maison que Martin Troy vient de lui bâtir. Avis à tous ceux qui subissent l'envahissement par le livre, à ceux qui ne savent plus où donner de l'entreposage, depuis l'étagère bâclée de planches et briques jusqu'aux boîtes de carton en souffrance dans le sous-sol («en souffrance», c'est bien le cas de le dire); voilà de quoi vous rendre malade.

Ici, le livre est roi, tout a été pensé, construit en fonction de lui. Il couvre entièrement les murs mitoyens. Il trône dans de belles bibliothèques en érable blond qui divisent les pièces, là où d'ordinaire on mettrait du gypse. Dans la zone la plus concentrée, il s'entasse par milliers en un labyrinthe d'étagères. Au cœur de la maison, un dégagement haut de deux étages crée comme une cour intérieure, sous une verrière orientée nord (pas de soleil sur les livres, surtout). Beaucoup d'éléments, comme l'escalier ou des bibliothèques, restent suspendus dans le vide, attachés seulement par de fins détails en acier noir: «C'était pour alléger, explique Martin Troy, et pour montrer que le livre possède à la fois une réalité physique et une présence immatérielle.»

Cette résidence est aussi le fruit d'un très beau travail de conservation. Chic maison de ville centenaire située sur l'avenue des Pins, elle avait été ravagée par le feu. Il a fallu démonter, nettoyer, remonter les pierres calcaires de sa façade, reconstituée avec soin. L'arrière est une refonte surprise des balcons fermés d'origine, avec les mêmes proportions, mais dans du cuivre étamé gris et des briques de verre. À l'intérieur, Martin Troy a dû rebâtir une structure deux fois et demie plus solide que la normale, à cause du poids des livres. Sa partie centrale, faite de poutres d'acier apparentes peintes en rouge, reprend et souligne les lignes anciennes de la charpente, dans un geste moderne élégant et fort.

Martin Troy a collaboré (sous la gouverne de Peter Rose) au design du Centre canadien d'architecture et ça se sent. Le défi architectural qui consisterait à réaliser un *home* véritable quoique envahi de livres n'est peut-être pas encore tout à fait relevé. Et même s'il s'agit d'une résidence avec cuisine, chambre, salle de bains, sous-sol fini et tout le toutim pour le confort de son habitant, qui vit là «tout seul avec mes amis, mes livres», cette maison a la prestance, la solennité d'une institution semi publique. Mais peut-être, après tout, sera-ce sa vocation ultime? Très inquiet de la survie des livres, M. Javitch tient un discours qui le laisse entrevoir. Dans ce décor doux et feutré, on imagine bien des savants d'histoire naturelle venus du monde entier pour chercher, dans ces vieilles pages, des connaissances sur les insectes que l'âge de la puce a laissé perdre.

La fondation Javitch, en tout cas, s'est dotée d'une enveloppe à la hauteur d'un tel projet.



FORTIN EN ABITIBI

La réputation de Fortin ne cessait de s'étendre et le public réclamait toujours ses tableaux. Même ses dessins les plus gâchés se vendaient bien. En 1966, la vie de l'artiste s'affaiblissait graduellement. Après avoir perdu l'usage d'un œil, il cessa complètement de peindre.

Le géant Archambault, devant cette nouvelle situation, se trouva complètement désemparé. C'était une véritable catastrophe. N'avait-il pas, durant douze ans, vécu la vie d'un grand seigneur et voilà, tout à coup, que la source de ses revenus se tarissait.

Archambault avait déjà aliéné ses deux propriétés de Laval-Ouest et vendu celle de Fabreville qu'il occupait alors à titre de locataire. En 1967, il se trouva incapable d'acquiescer le prix de son loyer.

À la fin d'avril 1967, nous avons reçu une communication de Madame Pauline Geoffrin qui disait: «Il y a longtemps que vous voulez voir Monsieur Fortin de sa condition de prisonnier, l'occasion se présente maintenant car il y a un avis dans la Gazette officielle signalant que les meubles d'Albert Archambault seront vendus par le sheriff.»

À la suite de ce message, nous avons quitté Notre-Dame en route vers Fabreville. À notre arrivée chez Archambault, nous sommes bien rendus compte, en effet, que tout le mobilier avait été vendu. Il ne restait plus chez lui qu'une cuisinière et, dans la chambre de l'artiste, un petit buffet et le lit sur lequel reposait Marc-Aurèle.

Le géant, habituellement si arrogant, se faisait maintenant très humble et nous supplia en disant: «Vous devriez m'aider! Pour toute réponse, nous lui avons dit de préparer les effets personnels de l'artiste et que nous viendrions le prendre le lendemain matin.

«Qu'est-ce que vous voulez dire par ses effets personnels?» demanda Archambault. «Bien, lui avons-nous répondu, les choses qui lui appartiennent.» Il répliqua: «Il n'en a pas!» Nous avons répété au géant: «Préparez-le. Nous serons ici demain matin à 9 heures 30.»

MARTIN DUFOUR ♦ LES CONSTRUIT

Un petit catalogue à faire monter? Un beau livre à mettre en pages? Pas de problème: à Montréal, la bonne adresse, c'est Dufour et fille! «Au Québec, quand t'en fais deux, trois, aussitôt tu deviens spécialiste», ironise Martin Dufour, plein d'autodérision. Avec sa présence ronde et chaleureuse, ses bons yeux de toutou, son accent gouleyant et son amour inconditionnel de la chose écrite, Martin Dufour est décidément un homme sympathique. Et puis, ce n'est pas tous les patrons qui ajoutent «et fille» à la raison sociale de leur entreprise sous prétexte que leur fille (Christine) travaille avec eux.

Il y en a peut-être des plus bougalous dans le vaste univers du graphisme, mais sur la planète livre, Martin Dufour (créateur de la plupart des maquettes des catalogues du Musée des beaux-arts de Montréal par exemple) c'est la référence, la valeur sûre, le grand classique. Connue pour sa collection de vieilles presses et de caractères en plomb, qu'il utilise «juste pour garder la main» quand vient le temps de fabriquer des livres d'artistes, il est équipé aussi bien pour affronter l'an 2001. Les outils changent, oui, mais au fond, «on en revient sans cesse aux mêmes caractères et à la même tradition depuis quatre siècles!»

Issu de l'École des beaux-arts, il a commencé comme illustrateur à *The Gazette*, puis il est devenu graphiste pour ces agences de publicité des années 60 où l'on ne parlait que deux langues, raconte-t-il: «l'anglais et la translation!» Jusqu'au jour où les éditions Redpath (aujourd'hui McGill/Queen's) lui confièrent un livre.

Coup de foudre et révélation: «Je croyais que c'était facile, mais quand j'ai reçu le texte, j'étais sidéré, c'était un nouveau monde.» Monde sur lequel il n'a plus cessé d'apprendre, de lire, de se documenter.

Pour Martin Dufour, faire le design d'un livre (choisir caractères et papier, équilibrer les blancs et le texte, placer les éléments, titres, sous-titres, notes, textes sous les images — dits «bas de vignette» —, etc.), «c'est comme être un architecte et construire une maison, ou un immeuble, dépendant de l'envergure du livre».

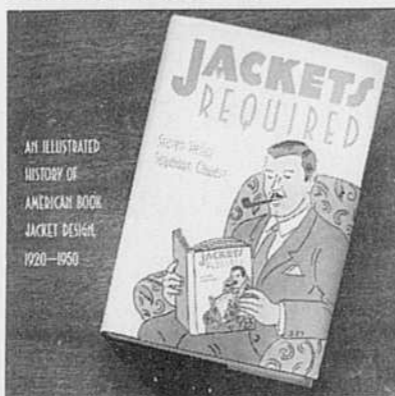
Chaque fois, il suit la même démarche: «Je lis le texte d'abord, je m'en imprègne. Je mets plus de temps à concevoir ma grille qu'à faire le travail proprement dit.» La couverture, à l'entendre, n'est qu'un problème secondaire, «du *packaging* comme pour le produit d'épicerie», dit-il. Fi de la surface, des fions, des bébelles, du tape-à-l'œil qui n'apportent rien: éminemment plus essentielle est la profonde et véritable compréhension du texte, qui va lui permettre de dessiner sa charpente et de choisir les bonnes briques, c'est-à-dire les caractères typographiques appropriés.

Combien de livres nous tombent des mains qui n'ont pas trouvé le bon maçon: «On se dit: voyons, ça se lit donc mal, c'est donc mal écrit, mais ce n'est pas de la faute de l'auteur. C'est parce que la typo colle mal au texte, qu'elle est gauche.» Un catalogue du musée Marc-Aurèle Fortin vient d'arriver tout chaud des presses, et Martin Dufour scrute son travail d'un œil sévère. Il m'indique les noirs et les traits puissants des aquarelles du maître, qui l'ont fait pencher pour la fonte appelée Columbus: «Pour Fortin, il faut quelque chose de pas trop délié, d'assez brusque. Mais expliquer comment je choisis mes caractères... Ça se fait plutôt d'instinct.» Il prépare pour le printemps le catalogue Ozias Leduc et songe à un classique Caslon. Mais le Z l'agace et pour le changer, du moins dans le titre, il va digitaliser la lettre de plomb d'un autre caractère, une antiquité hollandaise.

Martin Dufour n'est guère tendre pour les éditeurs qui cherchent à faire l'économie de services graphiques (et ensuite appellent au secours pour réparer les pots cassés). «On croit qu'avec l'infographie, c'est l'ordinateur qui va faire le travail, ou bien on engage des débutants, des jeunes femmes qu'on peut sous-payer.» Les graphistes, en contrepartie, ont le grave défaut de ne pas aimer lire. «Je trouve que les gens qui font des livres ne sont pas assez passionnés pour le livre. Pour moi, la plus belle chose qui peut exister, c'est le plaisir de lire.»

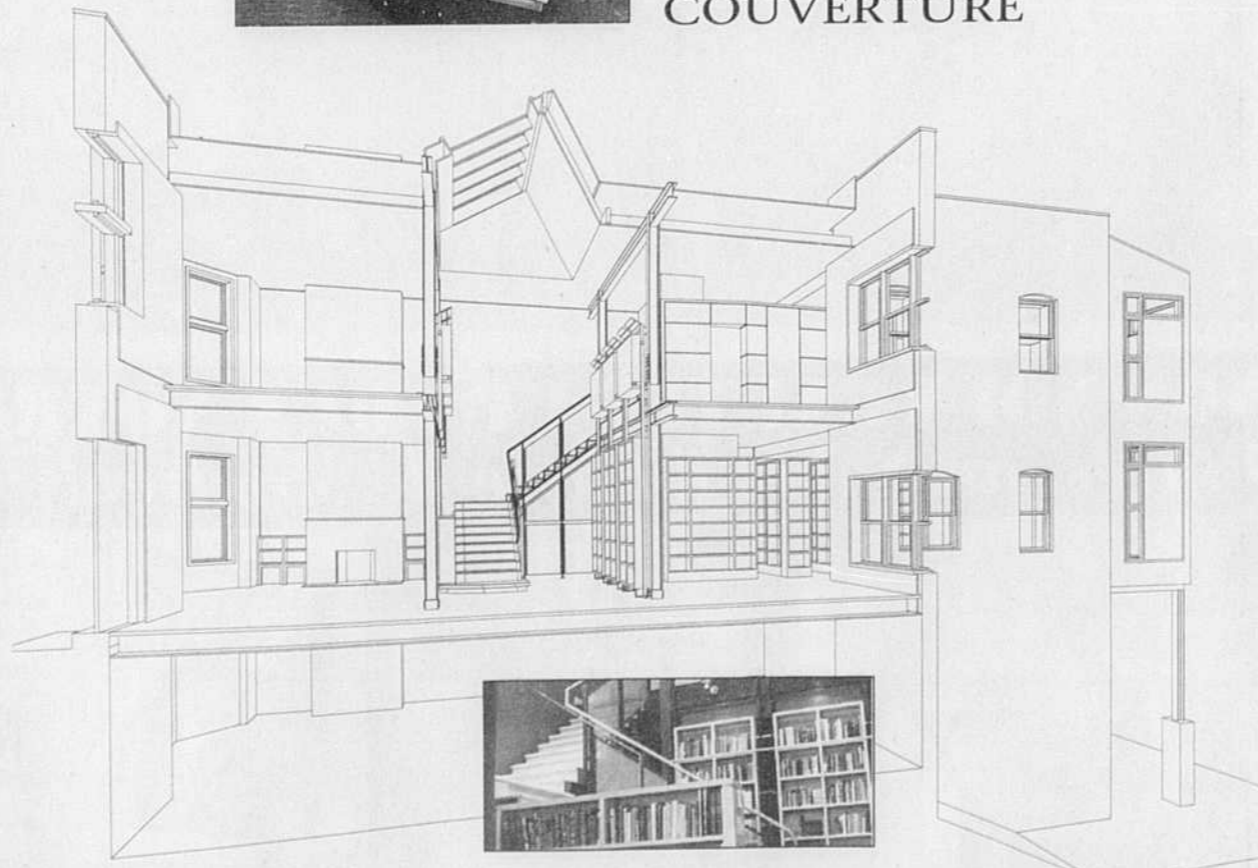
Avec des albums sur les plantes, la géographie, avec Dali, Chagall, Borduas, *L'Art de vivre*, *Le Japon des shoguns*, Martin Dufour est un abonné des éditions de luxe. Pourtant, insiste-t-il, le budget n'a rien à y voir: tous les livres sans exception ont besoin d'une grille soignée et d'une bonne typo, même les romans, même les écrits universitaires. «Bien sûr que ce qui compte, c'est le contenu! dit M. Dufour. Mais le travail du graphiste est de rendre hommage à l'écriture de l'auteur et de rendre la lecture facile au lecteur. C'est une question de politesse envers ceux qui lisent.»

SUR LA ♦



À signaler, un beau livre paru chez Chronicle Books, *Jackets Required*, qui fait l'historique des couvertures de livres américains des années 1920 à 1950. Ses auteurs, Heller et Chwast, y racontent la fascinante lutte que se livrèrent l'art, le commerce et le design, à l'heure de la diffusion de masse de la littérature. La foison des illustrations est un rare bonheur.

COUVERTURE



À LA GLOIRE DES (PAGES) FORMES ♦ SOPHIE GIRONNAY LES RÉDIGE ♦
♦ ROLAND-YVES CARRIGAN LES MET EN PAGE ♦

IDÉ

Les Prix de l'Institut de Design Montréal: les finalistes sont choisis...

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone: (514) 596-2436
Télécopieur: (514) 596-0881

Suite à la mise en candidature de 59 produits du design québécois aux Prix de l'Institut de Design Montréal s'est tenue, dimanche dernier, une journée d'évaluation de chacun des produits. Le jury était composé de membres reconnus des communautés internationales du design et des affaires.

Les membres étaient les suivants: Président du jury: David M. Culver, Président, La

Corporation CAI Capital. Membres du jury: Claude Benoit, Directeur, Musée McCord; Serge Gouin, Président et chef de l'exploitation, Groupe Vidéotron Ltée; Piotr Kozak, Coordinator, Industrial Design, Masters Program, Domus Academy; Jean-Michel Laberge, Président, Architecture d'intérieur; Phyllis Lambert, Directeur, Le Centre Canadien d'Architecture; Membres observateurs: B. Lamarre, Président du Conseil, Institut de Design Montréal; H.

Stavridou, Directeur exécutif, Institut de Design Montréal.

Les noms des finalistes choisis parmi les six catégories du concours ainsi que les finalistes au Grand Prix de la Recherche de l'IDM seront dévoilés dans la deuxième édition de décembre du magazine L'actualité. Les gagnants de chacune des catégories ainsi que les gagnants du Grand Prix du Design et du Grand Prix de la Recherche

seront présentés lors d'un gala télévisé, présenté sur les ondes du Réseau TVA le 14 janvier 1996.

Tous les produits et projets finalistes feront l'objet d'une exposition importante au Musée McCord de Montréal, à compter du 18 janvier 1996.